LA GASTRONOMIE,

POÈME,

suivie de poésies fugitives.

PAR J. BERCHOUX.

NOUVELLE EDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

PARIS,

L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, N° 3.

1829.

13327/A

FROM THE COLLECTION
OF COOKERY BOOKS
FORMED BY
JOHN HODGKIN, F.L.S.

Paris 22 Feby 183

ŒUVRES

DE

BERCHOUX.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE MOREAU,
rue Montmartre, n°. 39.

Dessiné par A. Desenne *Gravé sur acier par J. M. Fontaine*

Ton maître est satisfait et doit l'être aujourd'hui;
Du meilleur des festins regarde ce qui reste.

fee p. 87

8 0273.

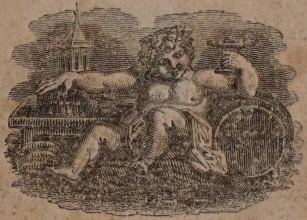
LA GASTRONOMIE,

POÈME,

suivie de poésies fugitives.

PAR J. BERCHOUX.

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE



PARIS,
L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DES VICTOIRES, N° 3.
1829.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

Voici un recueil du plus grand nombre de mes OEuvres. Je n'ose publier celles qui me restent encore en porte-feuille ; car il faut respecter le public, qui fait souvent justice des trop gros bagages en littérature. On m'a fait espérer qu'à la faveur d'une assez grande variété de sujets, je pourrai de nouveau trouver quelques lecteurs parmi ceux qui ne dédaignent pas un peu de gaîté, et qui osent estimer

quelques opinions opposées à l'esprit du siècle. Je sais que les détracteurs et les ennemis ne manqueront pas à mon médiocre talent parmi les enthousiastes constants de tout ce qu'on a fait et écrit en France pendant une assez longue révolution. On appelle cela des PROGRÈS, de l'AVANCEMENT, des LUMIÈRES... Je suis forcé d'avouer que je n'ai guère avancé pendant tout ce temps, et que je n'ai pu suivre que de fort loin les géants qui ont fait de si grands pas dans la carrière. Je prie donc le lecteur de m'excuser si je suis resté fidèle au ton et aux principes qui dictèrent mes premières publications, et de trouver bon que j'essaie de faire rire en France, comme l'on y riait il y a vingt ans.

AVERTISSEMENT

SUR LA SECONDE ÉDITION

DE LA GASTRONOMIE.

Il est bien difficile de ne pas faire de mécontents, quand on entreprend de donner à dîner au public. Quelques personnes ont trouvé mon repas trop long, et quelques autres l'ont trouvé trop court. J'ai songé seulement à contenter ces dernières; car les premières étant maîtresses de s'arrêter au

premier service, et même de n'en pas tâter du tout, elles ne peuvent être incommodées que par leur faute. J'ai donc augmenté mon dîner de plusieurs plats nouveaux, que j'ai tâché d'accommoder de mon mieux. J'ai consulté les meilleurs cuisiniers, les artistes les plus distingués; j'ai dîné chez Véry, chez Rose, chez les frères Provençaux et autres, avec des amateurs et des beaux-esprits qui m'ont aidé de leurs lumières, et avec qui je me suis enivré pour me perfectionner dans mon art. Du reste, j'ai lieu de me féliciter de ce qu'un assez grand nombre de personnes a bien voulu s'asseoir à ma table, et y prendre quelque plaisir. Je vois avec satisfaction que, si on peut accuser la faiblesse de mon talent, on a du moins une très-grande estime pour la matière que j'ai traitée.

J'ai réuni à cet ouvrage plusieurs pièces fugitives, mais uniquement pour la satisfaction de mon libraire, qui ne trouvait pas mon poëme assez gros, et qui prétend qu'un livre honnête doit peser au moins une demi-livre, sans peau ni carton. Je demande pardon au public d'avoir été obligé de céder à des raisons d'un aussi grand poids.

LETTRE

A L'AUTEUR DE LA GASTRONOMIE.

J'ai dévoré, mon cher ami, le poëme que vous avez eu la bonté de m'adresser sur l'art de la gueule, comme dit Montaigne. Vous avez fait un très-bel emploi de la poésie didactique ; et c'est une bonne idée que celle de nous *enseigner à manger*, comme on nous enseigne à aimer et à habiter la campagne. Je ne crains point d'avancer, à votre louange, que votre Homme a Table a un très-grand avantage sur l'Homme des Champs, sous le rapport du plan, qui est la partie la plus essentielle. Je ne parle pas du sujet, qui est bien meilleur sans contredit. L'histoire de la cuisine des anciens, ensuite

votre repas, composé d'un premier, d'un second service et du dessert, forme la matière d'un poëme on ne peut plus régulier, contre lequel je ne pense pas qu'il y ait rien à dire, à moins que l'esprit de parti ne s'en mêle. Mais il s'en mêlera, il ne faut pas en douter : vous devez bien croire que les marmitons de la littérature ne vous pardonneront pas vos succès. On ne fait pas impunément dans ce siècle-ci un ouvrage de l'importance du vôtre. On vous querellera avec acharnement sur des mots ; on ne vous fera pas grâce sur un hémistiche ; on ne vous saura aucun gré d'avoir élevé un monument utile au bonheur des hommes. Voilà les orages accoutumés de la république des lettres. Tout cela s'apaisera, il est vrai, quand vous serez mort ; et alors vous jouirez, à dater de votre enterrement, d'une gloire solide. En attendant, ne vous fâchez point. Quand on vous attaquera, répondez par un poëme ; quand on reviendra à la charge, répondez par un autre poëme, et ainsi de suite. Avec la facilité que je vous connais, il n'y a rien que vous ne puissiez mettre en vers, jusqu'à l'art de planter des choux.

Vous saurez, mon cher ami, que dans mon enthou-

siasme j'ai songé à mettre toutes vos leçons en pratique ; mais je me suis d'abord aperçu que ma petite fortune ne me le permettait pas, ce qui, je vous assure, m'a causé beaucoup de chagrin. J'aurais bien désiré avoir un *bon château dans l'Auvergne* ou *la Bresse*, ou *les environs de Lyon*, comme vous le conseillez très-bien, pour y faire bonne chère et y vivre à *gogo ;* je sens combien cela eût été agréable pour moi. Hélas ! il faut que je me borne à ma petite maison, et que je me passe d'un bon cuisinier, qui est une chose pourtant bien essentielle, comme vous le donnez à entendre. Il faudra que je me dispense aussi, ne vous en déplaise, de manger du poisson des deux mers, et de boire du Chambertin à mon ordinaire. Croyez qu'il m'en coûte beaucoup, mon cher ami, d'être dans l'impuissance de profiter de vos bons conseils, et que c'est une grande mortification pour moi d'être réduit à faire, dans mon petit ménage, une chère très-médiocre, à côté d'un poëme comme le vôtre, qui fait, comme on dit, *venir l'eau à la bouche.* Voilà comme vous êtes presque tous, Messieurs les poètes : vous dites des choses admirables, mais il n'y a pas moyen de faire comme vous dites. Cela n'empêche

pas que je n'aie une très-grande estime pour tous ceux qui ont le talent de nous chatouiller agréablement l'oreille, et que je ne vous remercie bien sincèrement, en mon particulier, de l'excellent dîner poétique que vous venez de donner au public, lequel dîner vous vaudra infailliblement dans la postérité le titre de RESTAURATEUR DU PARNASSE FRANÇAIS.

PRIÈRE DU SOIR

D'UN POÈTE.*

Mon Dieu ! je suis si faible, si mince et si misérable, que j'ose à peine vous adresser ma prière et converser avec vous, quoique cela me soit ordonné par ma religion. Je me persuade difficilement que du haut de votre voûte éternelle, vous veuilliez écouter mon petit filet de voix, et faire attention, tous les jours, au milieu des mondes qui vous entourent, à un être qui n'a pas plus d'un mètre six cent cinquante-

* J'ai cru que cette prière, que j'ai adressée un jour au bon Dieu, ne serait pas déplacée à la tête d'un poëme.

deux millimètres de haut, c'est-à-dire environ cinq pieds et un pouce. Cependant je me suis quelquefois flatté, dans mon orgueil, que vous avez pu me remarquer, surtout depuis que je me suis mis dans les rangs des hommes qui parlent le *langage des dieux :* c'est ainsi qu'on est convenu d'appeler la poésie, qui est, à la vérité, un langage sublime, parce que nous y employons des mots très-sonores, et des tournures de phrases extraordinaires ; mais je pense que vous n'avez jamais tenu un pareil langage. D'un autre côté, quand je considère que vous n'avez peut-être jamais pris garde, dans la foule des hommes qui ont passé sur la terre, à mes confrères Hésiode, Homère, Virgile, le Tasse, Milton, Boileau, Corneille et Racine, qui ont parlé cent fois mieux que moi le *langage* en question, je rentre dans la confusion et l'humilité. Mais enfin, si, dans votre grandeur infinie,

vous daignez vous intéresser *à mon infiniment petit*, je vous prie de ne jamais me priver à un certain point du sens commun, quoiqu'on dise qu'il n'est pas bien nécessaire pour le métier que je fais. Accordez-moi assez de facilité pour que je ne sois pas obligé de chercher le jour et la nuit des rimes et des hémistiches, sans pouvoir en trouver quelquefois de bons, ce qui fait que je suis souvent plus malheureux que si je travaillais aux mines, aux carrières ou aux cannes à sucre. Je vous supplie de m'inspirer de temps en temps quelques sujets neufs, afin que je ne me traîne pas ennuyeusement sur les pas des autres, et que je ne répète pas jusqu'à satiété ce qu'on a dit mille fois avant moi. Donnez-moi la force de supporter patiemment les bonnes ou mauvaises critiques, les chutes et autres accidents auxquels sont sujets les gens de ma profession; faites aussi que je ne sois pas gonflé d'orgueil,

et que je ne crêve pas dans ma peau au moindre triomphe.

Je vais me coucher, mon Dieu, et je vous demande pardon de n'avoir composé autre chose dans ma journée qu'une vingtaine de vers alexandrins ou héroïques, dont j'ai fait lecture à tous ceux que j'ai rencontrés; ce qui les a un peu ennuyés, autant que j'ai pu m'en apercevoir. Je voudrais bien avoir une occupation plus utile; mais je sens que je ne pourrai jamais renoncer à mon petit talent, qui est une espèce de maladie incurable. Ne me damnez pas pour cela, je vous prie, non plus que mes chers frères du côté d'Apollon, lesquels font, en vérité, leur purgatoire dans ce bas monde, par les peines et les inquiétudes qu'ils se donnent sur le pavé de Paris, pour aller de là à l'immortalité. Accordez-leur, en attendant, ainsi qu'à moi, de quoi vivre tout doucement sur la terre, où nous

sommes presque toujours obérés, souffreteux, mal logés, mal peignés, errants et vagabonds comme notre chef, le *divin* Homère, qui était aveugle par-dessus le marché. Faites-moi miséricorde, quoique je fasse cent sottises par jour, tout en parlant emphatiquement *de vertu, de sagesse, d'humanité, de bienfaisance, de grandeur d'âme*, et autres choses très-magnifiques, dont malheureusement je ne me sers guère que pour la rime. Éloignez de moi tout sentiment de jalousie, et faites que je ne sois pas tenté, pour ainsi dire, de sauter aux cheveux de ceux d'entre mes confrères qui font les vers mieux que moi, et qui tiennent le haut bout du Parnasse. Otez-moi toute tentation de faire jamais des satires ou autres mauvais écrits de ce genre, qui me mettraient dans le cas de marcher toujours le sabre à la main dans la république des lettres. Accordez-moi, s'il vous plaît, un sommeil tran-

quille, et empêchez-moi de rêver continuellement, comme je fais, aux neuf Pucelles, aux trois Grâces, à Vénus, Cupidon, Minerve, Saturne, Jupiter, Junon, Hébé, Ganimède, Diane, Pan, aux Driades, aux Amadriades, aux Faunes, aux Sylvains, aux Zéphirs, à l'Aurore, au siége de Troie, au Scamandre, aux Grecs et aux Romains... toutes choses dont je suis toujours obligé de parler de temps en temps dans mes poésies. Détournez-moi enfin des faux dieux qui me détournent souvent de vous. Je ne crois qu'à vous seul, ô mon Dieu ! quand je ne rêve pas, et je compte fortement sur l'immortalité, non pas en ma qualité de poète, mais en ma qualité de chrétien.

LA GASTRONOMIE,

POËME EN QUATRE CHANTS.

LA GASTRONOMIE,

POËME.

CHANT PREMIER.

HISTOIRE DE LA CUISINE DES ANCIENS.

Je ne suis point jaloux du poète lyrique
Qui semble se nourrir de fleurs de réthorique,
Qui, plein de son sujet, sans en être moins creux,
Parle souvent à jeun le langage des dieux.
Qu'un rival de Virgile, amoureux des campagnes,
Fasse à l'Homme des Champs aplanir des montagnes,

Et l'instruise dans l'art de jouer aux échecs : [1]
Pour moi de tels sujets sont arides et secs.
Je me suis emparé d'une heureuse matière :
Je chante l'Homme à Table, et dirai la manière
D'embellir un repas ; je dirai le secret
D'augmenter les plaisirs d'un aimable banquet,
D'y fixer l'amitié, de s'y plaire sans cesse.....
Et d'y déraisonner dans une douce ivresse.

Vous qui, jusqu'à ce jour, étrangers à mes lois,
Avez suivi vos goûts sans méthode et sans choix ;
Qui, dans votre appétit réglé par l'habitude,
Ne soupçonnez pas l'art dont j'ai fait mon étude,
Ma voix va vous dicter d'importantes leçons :
Venez à mon école, ô mes chers nourrissons !

Dois-je invoquer un dieu quand je puis me suffire,
Quand je sens mon sujet qui m'échauffe et m'inspire ?

Mais la divinité qui préside aux festins
Ici ne s'attend pas à d'injustes dédains.
Approche, dieu joufflu de la mythologie;
Comus, viens me montrer ta mine réjouie,
Souris à mon projet, et protége mes vers;
Qu'ils soient dignes de toi comme de l'univers : [a]
Je vais, dans mon ardeur poétique et divine,
Mettre au rang des beaux-arts celui de la cuisine.

Je ne parlerai point de ces malheureux temps
Où l'homme dédaignait la culture des champs,
Et n'ayant d'autre abri que la voûte azurée,
Trouvait toujours partout sa table préparée.
On n'attend pas de moi d'inutiles propos
Sur ces siècles obscurs, trop voisins du chaos;
Je n'y remonte point, ce n'est pas ma méthode;
C'est assez d'en venir au siècle d'Hésiode,

Digne contemporain du poète fameux
Qui chanta les Troyens, les grenouilles, les dieux.

La cuisine, pour lors négligée, avilie,
De prestiges flatteurs n'était pas embellie ;
L'homme se nourrissait sans arts et sans apprêts,
Et le seul appétit assaisonnait les mets.

Homère nous transmet des détails domestiques,
Mêlés avec génie à des faits héroïques.
Ses robustes héros, ces guerriers valeureux,
Dont nous savons par cœur les gestes merveilleux,
Qui gouvernaient la Grèce au gré de leurs caprices,
N'auraient point estimé nos coulis d'écrevisses.
Qui ne sait aujourd'hui qu'ils descendaient souvent
Au soin de préparer un grossier aliment ?
La table de Patrocle et du fils de Pélée
De plats multipliés n'était pas accablée :

Dans un jour d'appareil, une biche, un mouton,
Suffisaient au dîner des vainqueurs d'Ilion.
Ulysse fut, dit-on, régalé chez Eumée
De deux cochons rôtis qui sentaient la fumée.
Pour donner un repas plus honnête et plus beau,
Le fils de Télamon fit bouillir un taureau.....

Le laitage, le miel et les fruits de la terre,
Furent long-temps des Grecs l'aliment ordinaire.
En Asie, on connut des repas moins grossiers;
Et les orientaux, plus savants cuisiniers,
Mélangèrent leurs mets d'une façon nouvelle,
Des premiers fricandeaux donnèrent le modèle,
Employèrent le lard, exprimèrent des jus,
Inventèrent des mets jusqu'alors inconnus.

Les Perses cependant firent passer en Grèce
Leur luxe, leur cuisine et leur douce mollesse.

Mais à Lacédémone un homme vint à bout
D'arrêter les élans et les progrès du goût.
Un vieux législateur, du sang des Héraclides,
Osa donner un frein aux estomacs avides,
Régla les appétits, les soumit à la loi,
Et l'on ne put sans crime être à table chez soi.
Il fallut en public apporter son potage,
Sa farine, son vin, ses figues, son fromage,
Son brouet..... Ce brouet, alors très-renommé,
Des citoyens de Sparte était fort estimé;
Ils se faisaient honneur de cette sauce étrange,
De vinaigre et de sel détestable mélange. [3]

On dit, à ce sujet, qu'un monarque gourmand,
De ce breuvage noir, qu'on lui dit excellent,
Voulut goûter un jour. Il lui fut bien facile
D'obtenir en ce genre un cuisinier habile.

Sa table en fut servie. O surprise ! ô regrets !
A peine le breuvage eut touché son palais,
Qu'il rejeta bientôt la liqueur étrangère.
« On m'a trahi ! dit-il, transporté de colère.
» — Seigneur, lui répondit le cuisinier tremblant,
» Il manque à ce ragoût un assaisonnement.
» — Eh ! d'où vient avez-vous négligé de l'y mettre ?
» — Il y manque, seigneur, si vous voulez permettre,
» Les préparations que vous n'emploierez pas,
» L'exercice et sur-tout les bains de l'Eurotas. »

Athènes, si long-temps de la gloire amoureuse,
Fit fleurir tous les arts dans son enceinte heureuse.
On n'y négligea point le talent séducteur
De compliquer un mets pour le rendre meilleur.
Des hommes précieux, doués d'un vrai génie,
Surent à la cuisine appliquer la chimie ;

Et, hardis novateurs, trouvèrent les moyens
D'aiguiser l'appétit de leurs concitoyens.
Sur les productions de la terre et de l'onde
On les vit exercer leur science profonde,
Offrir dans un ragoût mille objets peu connus,
Étonnés de se voir mêlés et confondus.
Plusieurs, à ce sujet, ont écrit des volumes :
L'un y traite des chairs, un autre des légumes ;
L'autre des farineux, des herbes et des fruits.
Dirai-je les auteurs de ces rares écrits ?
Dirai-je Mitœcus, Actidès, Philoxène, [5]
Hégémon de Thasos, et Timbron de Mycène ?
Archestrate surtout, poète et cuisinier, [6]
Qui fut dans son pays ceint d'un double laurier ?....
Je chante, comme lui, la cuisine, la table. [7]
Hélas ! il s'est acquis une gloire durable.....
Et moi, puis-je compter sur nos derniers neveux,
Refuge accoutumé des auteurs malheureux ?

De maints objets divers on connut l'amalgame ;
On unit le cumin, l'origan, le césame,
Le thym, le serpolet, mille autres végétaux ;
On farcit les poulets, les dindes, les agneaux.
Léon accommoda de diverses manières
Et le poisson des mers et celui des rivières.
Le congre, le glaucus, le pagre, les harengs,
Farcis, dénaturés, devinrent succulents.....

Je ne m'étendrai point sur les sauces nombreuses,
Les coulis variés et les farces heureuses
Qu'inventa le génie éclairé par le goût.
Théarion brilla dans les pâtes surtout ; [8]
Sous ses doigts délicats les farines pétries
Sortirent en beignets, en gauffres, en oublies.
Des Cappadociens il apprit le secret
De faire des gâteaux aussi blancs que le lait,

D'y mêler avec art le miel du mont Hymète,
Ce miel chéri des Grecs, que la terre regrette,
Que l'abeille aujourd'hui cherche en vain dans ces lieux
Abandonnés de Flore et méprisés des dieux.

La grâce, l'industrie et la délicatesse
Présidèrent alors aux festins de la Grèce.
On y nommait un roi : ses fortunés sujets [9]
Osaient bien rarement enfreindre ses décrets.
Son règne était fort doux; il réglait le service,
Gourmandait quelquefois la licence et le vice,
Faisait boire : il était sévère sur ce point.
Celui qui buvait mal, ou qui ne buvait point,
Renvoyé par son chef, allait loin de la table
Expier les refus d'un estomac coupable.....

Qui peut parler des Grecs sans parler des Romains,
Peuple-roi qui long-temps a réglé les destins

De cent peuples divers qu'il rendit tributaires ?
Il abjura bientôt ses coutumes grossières,
Ne choisit plus ses chefs parmi les laboureurs ;
Sur les lois de Numa ne régla plus ses mœurs.
Des hommes enrichis de dépouilles immenses
Durent à leur fortune égaler leurs dépenses.
Le règne des Tarquins, agité, malheureux,
N'en vit pas moins fleurir un art ingénieux.

Entre tous les consuls et les héros de Rome,
J'aperçois Lucullus..... Au nom de ce grand homme,
Saisi d'un saint respect, je fléchis les genoux ;
J'admire sa fortune, et j'honore ses goûts.
Je ne vois point en lui le vainqueur de Tigrane,
Mais l'illustre gourmand du salon de Diane. [10]
En vain il a vaincu Mithridate, Amilcar,
Vu les rois de l'Asie enchaînés à son char.

Qu'importe en Lucullus le général d'armée ?
Il doit à ses soupers toute sa renommée. [11]
Cicéron et Pompée, admis à sa faveur,
Ont pu de ses repas attester la splendeur.

Il était seul un jour : un cuisinier propose,
Au moment du souper, d'en ôter quelque chose ;
Tant de mets, répond-il, ne sont pas superflus ;
Lucullus aujourd'hui soupe chez Lucullus.
Rassasié d'honneurs, usé par la victoire,
Il mit à ses festins son étude et sa gloire.
La terre lui fournit, de l'aurore au couchant,
De ses productions le tribut succulent.
A l'art de sa cuisine elles furent soumises..... [12]
Et l'Europe lui doit les premières cerises.

C'est alors que l'on vit des écuyers tranchants
Et des maîtres d'hôtel au service des grands.

Alors les cuisiniers, riches par leurs salaires,
Ne furent point comptés au rang des mercenaires;
Considérés, chéris dans leur utile état,
Ils marchèrent de pair avec le magistrat.
Des ragoûts les plus fins Marc-Antoine idolâtre,
Au sortir d'un dîner donné pour Cléopâtre,
Ivre de bonne chère et grand dans ses amours,
Fit présent d'une ville avec ses alentours
A l'artiste fameux qui traita cette reine;
Présent digne en effet de la grandeur romaine.

A plusieurs plats nouveaux, d'un goût très-recherché
Le nom d'Apicius fut long-temps attaché;
Il fit secte, et l'on sait qu'il s'émut des querelles
Sur les *apiciens* et leurs sauces nouvelles. [13]

On connaît l'appétit des empereurs romains,
Leur luxe singulier, leurs énormes festins.

Dans un repas célèbre, on dit qu'un de ces princes
Mangea le revenu de deux grandes provinces.
Vitellius, malgré son pouvoir chancelant,
De son règne bien court profita dignement.
Rien ne peut égaler la merveilleuse chère
Qu'en un jour d'appareil il offrit à son frère.
On y vit, s'il faut croire à ses profusions,
Plus de sept mille oiseaux et deux mille poissons :
Tout y fut prodigué. L'excessive dépense
Du fils d'Ænobarbus passe toute croyance.
Je sais qu'il fut cruel, assassin, suborneur ;
Mais de son estomac je distingue son cœur.
Il se mettait à table au lever de l'aurore ;
L'aurore, en revenant, l'y retrouvait encore.
Claude, faible héritier du pouvoir des Nérons,
Préférait à la gloire un plat de champignons.
Tibère, retiré dans les îles Caprées,
N'y changea pas ses mœurs, des Romains abhorrées,

Caligula fit faire un repas sans égal
Pour son Incitatus, très-illustre cheval. [15]
Je ne puis oublier l'appétit méthodique
De Géta, qui mangeait par ordre alphabétique.

Domitien un jour se présente au sénat :
« Pères conscrits, dit-il, un affaire d'état
» M'appelle auprès de vous. Je ne viens point vous dire
» Qu'il s'agit de veiller au salut de l'empire ;
» Exciter votre zèle, et prendre vos avis
» Sur les destins de Rome et des peuples conquis ;
» Agiter avec vous ou la paix ou la guerre,
» Vains projets sur lesquels vous n'avez qu'à vous taire ;
» Il s'agit d'un turbot : daignez délibérer
» Sur la sauce qu'on doit lui faire préparer... »
Le sénat mit au voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante. [16]

Je pourrais m'emparer, pour enrichir mes chants,
De mille traits connus non moins intéressants ;
Je pourrais compulser d'innombrables chroniques : [17]
Laissons, pour aujourd'hui, les cuisines antiques...
J'ai dû parler des Grecs et citer les Romains ;
Mais ce n'est point assez pour mes contemporains.
Il faut, il en est temps, que notre siècle dîne ;
Les poètes ont trop dédaigné la cuisine.
Sans doute ils auraient cru, jusque-là s'abaissant,
Déshonorer leur muse, avilir leur talent ;
Les routes d'ici-bas sont à peines connues
A leur noble Apollon qui sé perd dans les nues :
Orgueilleux écuyers, sur Pégase montés,
Ils habitent l'Olympe et les grandes cités.
Pour moi, paisible ami des demeures agrestes,
Je dois borner ma muse à des sujets modestes.

Delille, dans ses vers nobles, harmonieux,
A fait de la campagne un tableau précieux ;
Il peint l'homme entouré de ruisseaux, de prairies,
Promenant dans les bois ses douces rêveries ;
Le loto, le trictrac l'attendent au retour.
J'admire ces plaisirs d'un champêtre séjour ;
Mais je ne vois jamais l'homme des champs à table.
Réparons, s'il se peut, cet oubli condamnable. *
Puissent tous mes lecteurs, approuvant mon projet,
Pardonner à mes vers en faveur du sujet !

* La première édition de ce poëme a paru quelque temps après l'Homme des Champs de Delille.

FIN DU CHANT PREMIER.

LA GASTRONOMIE,

POËME.

CHANT DEUXIÈME.

LE PREMIER SERVICE.

Vous qui vous nourrissez, au printemps de vos jours,
De tendres sentiments, de folâtres amours,
Vous n'éviterez pas, aux pieds de vos maîtresses,
Les noires trahisons de ces enchanteresses
Qui, sur le chevet même où dort la volupté,
Rêvent la perfidie et l'infidélité.

Vous vous consumerez en vaine jalousie ;
Vous prendrez à témoins, dans votre frénésie,
Ces arbres confidents des serments les plus doux :
Ces arbres sur leurs pieds sècheront moins que vous.
Venez vous confier au plaisir que je chante ;
Il ne trompera point vos désirs, votre attente :
Doux plaisir qu'un besoin sans cesse renaissant
Rend toujours plus aimable et toujours plus piquant.
Celui dont la vieillesse a ridé le visage,
Revenu des erreurs qui charmaient son jeune âge,
Au spectacle des mets préparés sous ses yeux,
Donne avec complaisance un sourire amoureux ;
Il s'anime ; à sa table abondamment servie
Il semble retrouver sa jeunesse, sa vie.
Ce coupable assassin que le supplice attend,
Demande encore une heure, et va mourir content,
Si ses gardes, touchés de son humble prière,
Ajoutent quelque chose au pain de sa misère.

L'infortuné savoure, aux portes du trépas,
Les dernières douceurs de son dernier repas :
Inutile aliment, stérile nourriture,
Qui ne remplira pas le vœu de la nature !

Je ne conseille point à mes contemporains
Les repas monstrueux des Grecs et des Romains,
Et suis loin de leur faire aujourd'hui le reproche
De ne pas mettre encor des taureaux à la broche :
Morceau digne en effet d'un siècle trop glouton,
Ou digne des héros du curé de Meudon.
A quoi nous servirait l'appareil formidable
De ces plats sous lesquels succombait une table ?

Je le sais, d'autres temps amènent d'autres mets ;
Ce sujet me conduit à de justes regrets.
Hélas ! nous n'avons plus l'estomac de nos pères.
Que nous sommes loin d'eux ! les progrès des lumières

Et de la vérité, la hauteur des esprits,
Semblent avoir changé nos premiers appétits....
Bons humains du vieux temps, race d'hommes robustes,
Notre siècle vous fait des reproches injustes;
Il censure vos mœurs : notre siècle a grand tort.
Je dois en convenir, vous n'aviez pas encor
Atteint l'âge avancé de la mélancolie, [18]
Mais vous digériez bien, et je vous porte envie.....
Peut-être m'égaré-je en de vagues récits;
J'aborde les conseils que ma Muse a promis.

Voulez-vous réussir dans l'art que je professe ?
Ayez un bon château dans l'Auvergne ou la Bresse,
Ou près des lieux charmants d'où Lyon voit passer
Deux fleuves amoureux tout prêts à s'embrasser.
Vous vous procurerez, sous ce ciel favorable,
Tout ce qui peut servir aux douceurs de la table.

En formant la maison dont vous avez besoin,
Au choix d'un cuisinier mettez tout votre soin.
Voilà l'homme important, le serviteur utile,
Qui fera fréquenter et chérir votre asile,
Et par qui vous verrez votre nom respecté,
Voler de bouche en bouche, à l'envi répété!
Avant qu'il soit à vous, sachez ce qu'il sait faire;
Étudiez ses mœurs, ses goûts, son caractère;
Faites cas de celui qui, fier de son talent,
S'estime votre égal, et d'un air important [19]
Auprès de son fourneau que la flamme illumine,
Donne avec dignité des lois dans sa cuisine;
Qui dispose du sort d'un coq ou d'un dindon
Avec l'air d'un sultan qui condamne au cordon.
Sa contenance est grave, et sa mine farouche;
Mais il aime la gloire, et l'éloge le touche.
De son art, qu'il estime, implorez le secours;
Et pour vous l'attacher, tenez-lui ce discours:

« Écoute, mon ami ; déjà la renommée,
» Que je n'appelle point une vaine fumée,
» M'a vanté ton mérite et conté tes exploits :
» Sois chef de ma cuisine, et donnes-y des lois.
» Deviens, dès aujourd'hui, mon arbitre, mon guide ;
» A mon plus doux besoin que ton savoir préside ;
» Ordonne en souverain, taille et tranche à ton gré ;
» Que par toi mon dîner tous les jours préparé
» Enchaîne à mon couvert, par d'aimables prestiges,
» Mes volages amis charmés de tes prodiges.
» En savourant les mets qui leur seront offerts,
» Qu'ils vantent mon esprit et mes talents divers ;
» Que j'entende admirer mes moindres reparties,
» A peine de ma bouche à la hâte sorties.....
» Que je puisse toujours, après avoir dîné,
» Bénir le cuisinier que le ciel m'a donné..... »

C'est ainsi qu'excitant sa ferveur et son zèle,
Vous vous concilierez un artiste fidèle,
Qui, plein d'un noble orgueil, fera de plus en plus
Triompher dans ses mains le sceptre de Comus.
Vous allez l'éprouver. Déjà dans votre asile
Je vois les conviés arriver à la file;
Je lis dans leurs regards le désir prononcé
De jouir du festin qui leur est annoncé.
Ils pressent par leurs vœux la cuisine tardive :
On s'y hâte pourtant; la flamme la plus vive
Brille au sein du foyer et des fourneaux brûlants,
Où cuisent à la fois trente mets différents.
Une épaisse fumée y noircit l'atmosphère :
On respire à la ronde une odeur salutaire.
Autour du cuisinier on redouble d'ardeur;
Des marmitons craintifs, haletant de chaleur,
S'embarrassent l'un l'autre, et suffisent à peine
Aux soins multipliés que le service entraîne :

Mais leur chef, toujours calme, et fier d'être attendu,
Ne s'inquiète point, car il a tout prévu.

Tel on voit, au moment d'une sanglante affaire,
Un prudent général mesurer la carrière.
Son courage tranquille et sa noble fierté
Commandent l'espérance et la sécurité.
La foule l'environne et presse son armure :
D'un trouble involontaire il entend le murmure :
Peut-être un peu d'effroi s'est glissé dans son sein ;
Mais son visage est calme, et son front est serein.
Partout on l'interroge ; et, pour toute réponse,
Il renvoie au succès que d'avance il annonce ;
Il montre l'ennemi tout prêt à reculer ;
Il indique la place où le sang doit couler.
Menacé par la foudre, il roule dans sa tête
Un plan vaste et profond, garant de sa conquête ;

Mille ordres sont donnés et reçus à l'instant ;
Chacun les exécute en aveugle instrument :
Il range autour de lui ses colonnes pressées,
Qui n'ont pas le secret de ses grandes pensées ;
Il se porte à la hâte aux postes menacés ;
Les uns sont dégarnis, les autres renforcés.
L'airain gronde, le bronze a fait trembler la terre :
Tout est couvert de feu, de sang et de poussière ;
Tout s'apaise, et bientôt du plus affreux combat,
La plus belle victoire est l'heureux résultat.

Mille instruments divers, dont s'entoure l'artiste,
Lui donnent l'importance et l'orgueil d'un chimiste.
L'airain étale aux yeux des vases étamés
Qui brillent suspendus à des murs enfumés.
Ce n'est plus ce métal que le dieu des armées
Emploie à bombarder nos villes alarmées,

Qui vomit le trépas sur nos fiers bataillons,
Qui désole Cérès et souille ses moissons ;
Qui jusqu'au sein de l'onde épouvante Neptune,
Et fonde des héros la sanglante fortune.....
Ici l'airain n'a pas des effets si cruels :
Il s'unit aux moyens de nourrir les mortels.
Pour réchauffer les mets que Comus organise,
Il brave tous les feux que le soufflet attise ;
D'heureuses mixtions sortent de ses creusets,
Et tout dans cette forme atteste ses bienfaits.

Je vois près du foyer la prison rembrunie
D'un utile instrument né de l'horlogerie.....
Des rouages nombreux, d'ingénieux ressorts,
Murmurent sourdement de pénibles accords :
Mais je n'aime pas moins leur baroque harmonie
Que tout l'art de Philis à Martin réunie.

Sur un axe allongé, le poulet, le canard,
Tournent emmaillotés d'un vêtement de lard;
Ils semblent s'animer et respirer encore,
En cherchant et fuyant le feu qui les colore.....
Le gibier embroché grille et fume pour vous,
Au bruit d'un doux concert dont Orphée est jaloux.

Décorez cependant, dans un goût convenable,
L'asile où vous goûtez les douceurs de la table.
Que des groupes saillants de fruits et d'animaux
Offrent à vos regards d'intéressants tableaux.
Je préfère Snyders, grand peintre de cuisine,
A tous ceux qu'a formés l'école florentine.
C'est ainsi que Mercier, par un goût raffiné,
Contre l'art des Rubens naguère déchaîné,
Aimait mieux d'un gigot la fidèle peinture
Que l'imitation de la belle nature.

Ne vous permettez pas de dîner tous les jours
A l'heure où le soleil a terminé son cours : [20]
L'estomac en gémit. Par un abus coupable,
Les soupers sont proscrits ; on déserte la table,
On ne vit qu'à demi. Laissez ce procédé
A celui qui, réduit au tiers consolidé,
Couché sur le grand-livre en tristes caractères,
Se soumet par prudence à des jeûnes austères.
Pour vous que rien ne force à des privations,
Que le fils de Cérès a comblé de ses dons,
Qu'à midi tous les jours une cloche argentine
Vous appelle au banquet que Comus vous destine...
Qu'entends-je ? Tout Paris, contre moi révolté,
Me renvoie au village où je fus allaité.....
Ah ! j'y saurai braver un dédain qui m'honore ;
J'y vole, et j'ai dîné quand Paris dort encore.
Qu'après le crépuscule un souper copieux
Vous prépare au sommeil, et vous ferme les yeux.

D'un utile appétit munissez-vous d'avance ;
Sans lui vous gémirez au sein de l'abondance.
Il est un moyen sûr d'acquérir ce trésor.....
L'exercice, Messieurs, et l'exercice encor.
Allez tous les matins sur les pas de Diane,
Armés d'un long fusil ou d'une sarbacane,
Épier le canard au bord de vos marais ;
Allez lancer la biche au milieu des forêts ;
Poursuivez le chevreuil s'élançant dans la plaine ;
Suivez vos chiens ardents que leur courage entraîne.
Que si vous n'avez pas les talents du chasseur,
Allez faire visite à l'humble laboureur ;
Voyez sur son pallier la famille agricole,
Que votre abord enchante et votre voix console ;
Ensuite, parcourant vos terres, vos guérets,
Du froment qui végète admirez les progrès ;
Maniez la charrue et dirigez ses ailes ;
Essayez de tracer des sillons parallèles ;

Partagez sans rougir de champêtres travaux,
Et ne dédaignez pas ou la bêche ou la faux ;
Facilitez le cours d'une onde bienfaitrice
Dans vos prés desséchés par les feux du solstice ;
Montez sur le coursier, impétueux, ardent,
Qu'a respecté le fer d'un scalpel flétrissant :
Dans les champs que le soc a marqués de sa trace,
Domptez ses mouvements, réprimez son audace...
Vous obtiendrez alors cet heureux appétit,
Et reviendrez à table en recueillir le fruit.

Je n'entreprendrai point de faire l'étalage
Des innombrables mets dont on peut faire usage.
Ma Muse réservée et sage en son projet
Ne traitera qu'en grand un fertile sujet.
Aux esprits relevés trop jalouse de plaire,
Elle dédaigne ici de parler au vulgaire.

O vous que mes leçons n'auront point satisfaits,
J'ose vous renvoyer au Cuisinier Français,
Au Trésor de Comus, catéchisme ordinaire
De l'artiste grossier, du valet mercenaire,
Qui pense avoir atteint le secret de son art,
Quand il sait apprêter une omelette au lard! [21]

Je vois sur votre table arriver le potage;
D'une chère excellente il est l'heureux présage.
Qu'il soit gras, onctueux, et sente le jambon;
Que des sucs végétaux colorent son bouillon;
Qu'il soit environné d'une escorte légère
De hors-d'œuvres brillants, dont l'effet nécessaire
Est d'ouvrir l'appétit et d'exciter les sens.
Gardez-vous d'abuser de ces premiers moments,
Et ne vous livrez pas aux trompeuses amorces
D'un avide besoin qui trahirait vos forces;

Préludez doucement aux plaisirs du repas ;
Tel qu'un sylphe léger, voltigez sur les plats ;
Imitez du frelon le volage caprice :
Il va de chaque fleur caresser le calice.
Discret et réservé, s'il dépouille leur sein,
A peine laisse-t-il la trace du larcin.
Il ne s'arrête point sur la rose nouvelle :
Hélas ! avec douleur il se sépare d'elle ;
Mais il sait à propos modérer ses désirs,
Et garde un sentiment pour de nouveaux plaisirs.
Avec pompe déjà paraissent les entrées :
Qu'elles soient proprement, largement préparées ;
Qu'un suave parfum, sortant de leurs coulis,
Laisse entr'elles long-temps le convive indécis.

J'aime à voir, au milieu de ce friand cortége,
Un énorme aloyau que d'abord on assiége ;

La poularde au gros sel, la tourte au godiveau,
Une tête farcie, un gigot cuit à l'eau.....
Je sais que Pythagore, et Plutarque, et mille autres,
De mes goûts sur ce point ne sont pas les apôtres;
Et que s'intéressant au sort des animaux,
Ils voudraient nous réduire aux simples végétaux.

Laissons-les s'attendrir sur la brebis bêlante
Qui livre au coutelas sa tête caressante;
Laissons-les d'un agneau déplorer le trépas;
Leur fausse humanité ne m'en impose pas. [22]
Certes, à ce sujet, leur morale est fort douce :
Un sang vil répandu les émeut, les courrouce;
Mais je les vois partout encenser les guerriers
Qui du sang des humains composent leurs lauriers.

Que j'aime cependant l'admirable silence
Que je vois observer quand le repas commence !

Abstenez-vous surtout de ces discours bourgeois,
Lieux communs ennuyeux, répétés tant de fois :
« Monsieur ne mange point ; monsieur est-il malade ?
» Peut-être trouvez-vous ce ragoût un peu fade :
» J'avais recommandé de le bien apprêter :
» Celui-ci vaudra mieux ; ah ! daignez en goûter,
» Ou vous m'offenserez. La saison est ingrate :
» On ne sait que donner, Messieurs ; mais je me flatte
» Que si j'ai quelque jour l'honneur de vous revoir,
» J'aurai tous les moyens de vous mieux recevoir. »
Faites preuve d'usage et de délicatesse. [23]

Jouissez lentement, et que rien ne vous presse ;
Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté
Ne soit en son chemin par un autre heurté. [24]

Vous devez accueillir cet adroit parasite
Qui chez vous quelquefois s'introduit et s'invite.

A peine savez-vous sa patrie et son nom :
Au rang de vos amis il se met sans façon.
Il vous aime en effet, vous chérit, vous honore,
Et paie en compliments les morceaux qu'il dévore :
Son heureux appétit vous amuse et vous plaît.

N'associez jamais aux plaisirs d'un banquet
Ces êtres délicats et valétudinaires,
Qui, du dieu d'Épidaure esclaves volontaires,
Sont toujours à la diète, et toujours trop prudents,
N'osent livrer leur vie à des goûts innocents.
Le bien de leur santé les occupe sans cesse ;
Ils calculent l'effet des mets qu'on leur adresse.
Ce gibier est trop lourd, et cet autre malsain ;
Telle chose convient ou nuit au corps humain.
Ils savent, sur ce point, s'appuyer de sophismes,
Et du docteur de Cos citer les aphorismes.

En se privant de tout, ils pensent se guérir,
Et se donnent la mort par la peur de mourir. [26]

Mortels infortunés que Comus mésestime,
Allez bien loin de nous suivre votre régime,
Et ne revenez plus, convives impuissants,
Jeûner près de l'autel où brûle notre encens !

O vous dont la santé robuste, florissante,
Des plus riches festins peut sortir triomphante !
Approchez ; c'est à vous d'embellir nos banquets :
De mon art bienfaisant sachez tous les secrets.

Je ne vous tairai rien : si parfois on vous prie
A dîner sans façon et sans cérémonie,
Refusez promptement ce dangereux honneur :
Cette invitation cache un piége trompeur.

Souvenez-vous toujours, dans le cours de la vie,
Qu'un dîner sans façon est une perfidie.

FIN DU SECOND CHANT.

LA GASTRONOMIE,

POËME.

CHANT TROISIÈME.

LE SECOND SERVICE.

J'ai souvent regretté les asiles pieux
Où vivaient noblement ces bons religieux,
Qui depuis, affranchis de leurs règles austères,
Se sont vus dépouillés par des lois trop sévères :
Il faut bien convenir qu'elles avaient ce droit.
Je vous aimais surtout, enfants de saint Benoît,

De Cluny, de Saint-Maur, heureux propriétaires :
J'admirais vos palais, vos temples et vos terres ;
Vos superbes moissons, vos immenses forêts,
Que ne dévastaient point des travaux indiscrets ;
Vos soins réparateurs, la sagesse, le zèle,
Qui rendaient à vos vœux la fortune fidèle.
Je sais qu'on a prouvé que vous aviez grand tort.
Que ne prouve-t-on point quand on est le plus fort ?
N'importe, recevez l'hommage de ma Muse.
Un intérêt bien cher doit être mon excuse.
J'avais un bon parent dans votre ordre élevé,
Un oncle que le ciel m'a trop vite enlevé.
Respectable prieur, commandant à ses frères,
Il n'abusa jamais de ses droits temporaires.
Il aimait les mondains, se plaisait avec eux :
Le monde n'était point un enfer à ses yeux.
J'ai souvent visité son brillant réfectoire.
Là, Comus triomphant présidait avec gloire ;

Là, tous les biens exquis qu'enfante l'univers,
Les hôtes des forêts, des fleuves et des mers,
Recueillis par des mains généreuses, actives,
S'unissaient à l'envi pour charmer les convives.
Là, j'ai pu, jeune encor, et brillant de santé,
Jouir avec délice et sensualité.....
Retraite du repos, des vertus solitaires,
Cloîtres majestueux, fortunés monastères,
Je vous ai vus tomber, le cœur gros de soupirs,
Mais je vous ai gardé d'éternels souvenirs !

S'il est un rôle noble et bien digne d'envie,
Un agréable emploi dans le cours de la vie,
C'est celui d'un mortel qui fait en sa maison
Les honneurs de sa table en digne Amphytrion :
On dévore les mets que sa grâce assaisonne ;
Des regards caressants fixés sur sa personne

Semblent lui demander de nouvelles faveurs ;
Sa généreuse main captive tous les cœurs.

Mes amis, si jamais Plutus, que j'importune,
M'accorde le bienfait d'une grande fortune,
Je la veux consacrer à nourrir l'amitié.
Je prétends qu'avec moi, tous les jours de moitié,
Vous ne me quittiez point ; que ma table chérie
Devienne l'heureux gage et le nœud qui nous lie.
Du nectar de Vougeot vous serez abreuvés,
Et des vins de mon crû constamment préservés.
Tous les jours mes valets et mes coursiers agiles
Feront contribuer les campagnes, les villes ;
Visiteront Genève et le lac du Bourget,
Iront jusqu'aux deux mers rechercher le rouget.
Les primeurs du printemps avec art rassemblées,
Dans ma serre à grands frais braveront les gelées ;

Je pourrai tous les ans, dans le sein des hivers,
En dépit des frimas, vous offrir des pois verts.

Le Cuisinier Français, qui n'est pas un bon livre,
Nous offre quelquefois des maximes à suivre.
J'emprunterai de lui ce refrain bien connu :
Servez chaud. Sur ce point, l'auteur m'a prévenu :
Le ragoût le plus fin que l'art puisse produire,
S'il est froid et glacé, ne saurait me séduire.....

Faites que vos amis, pleinement satisfaits,
En sortant de chez vous ne se plaignent jamais.
De leurs goûts différents apercevez la trace :
L'un préfère la cuisse, un autre la carcasse.
Offrez en général les ailes du poulet,
Le ventre de la carpe et le dos du brochet.

Observez dans vos dons une exacte justice.
Ne favorisez point, par orgueil ou caprice,
Tel homme plus puissant ou plus considéré,
Qui voudrait jouir seul d'un morceau préféré.
Ah ! si l'égalité doit régner dans le monde,
C'est autour d'une table abondante et féconde ;
Les enfants de Comus, sujets aux mêmes lois,
N'ont rien qui les distingue et sont égaux en droits.

Sur les premiers objets d'une chère brillante
Vous avez apaisé votre faim dévorante.
La scène va changer. Des valets empressés
Enlèvent les débris que vous avez laissés.
D'un instant de repos faites un digne usage ;
Le moment est venu de parler davantage.
Partant, faites briller vos convives charmés
Par de petits discours adroitement semés,

Qui fassent ressortir les phrases les plus sottes :
La cuisine fournit d'heureuses anecdotes.
Ajoutez quelques traits à ceux que j'ai tracés
Sur les progrès de l'art dans les siècles passés.
Citez des faits plaisants ; recherchez dans l'histoire
Des Grecs et des Romains d'éternelle mémoire.
Dites que Dentatus, qui triompha deux fois,
Dans un vase grossier faisait cuire des pois, [27]
Lorsque les envoyés d'une faible puissance
Vinrent de son crédit implorer l'assistance.
Citez, pour vous donner un air plus érudit,
La loi qui des Romains condamnait l'appétit,
Cette loi *famia*, bizarre, impolitique, [28]
Qui ne fit qu'enhardir la débauche publique.
Racontez que dans Rome un barbot fut payé
Plus de deux cents écus : argent bien employé,
Qui fit dire à Caton, dans son triste délire,
Qu'il ne répondait plus du salut de l'empire. [29]

Ajoutez que dans Naple un généreux tyran
Paya cent écus d'or la sauce d'un faisan. [30]
Puisez dans Martial, dans Pétrone et Plutarque ;
Ils présentent des faits bien dignes de remarque. [31]
Surtout si vous voulez charmer vos auditeurs,
Racontez les exploits de quelques gros mangeurs. [32]
Confondez sur ce point la raison étonnée.
Albinus engloutit dans une matinée,
De quoi rassasier vingt mortels affamés.
Phagon fut en ce genre un des plus renommés ;
Son estomac passa la mesure ordinaire :
Tel qu'un gouffre effrayant que nous cache la terre,
Il faisait disparaître, en ses rares festins,
Un porc, un sanglier, un mouton et cent pains.

C'est ainsi que mettant à profit la science,
Vos amis attendront avec impatience

Le service nouveau qui leur est destiné.
Il arrive : déjà le signal est donné.
Des rôtis imposants ont la première place :
Sans doute ils sont le fruit de votre heureuse chasse.
Vous pouvez expliquer par quel art assassin
Vous avez débusqué ce timide lapin ;
Comment cette perdrix, dans sa fuite imprudente,
Est tombée à vos pieds éperdue et sanglante ;
Comment a succombé ce lièvre malheureux,
Malgré les vains détours de son train sinueux,.....

De nombreux entremets, rangés en symétrie,
Entourent le gibier, la poularde rôtie.
Proscrivez cependant ces fastueux plateaux,
Brillants colifichets enrichis de métaux,
De glaces, de pompons, dont l'aspect m'effarouche ;
Qui captivent les yeux aux dépens de la bouche,

Qui trompent l'appétit : moins d'éclat, plus de mets :
On ne se nourrit point de bijoux, de hochets ;
A ce vain appareil, qui d'abord vous enchante,
Je ne reconnais point une table abondante.

Vous touchez au moment des plaisirs les plus vifs.
A cet acte nouveau les gourmands attentifs,
Avec l'œil de l'envie, ont dévoré d'avance
La caille, l'ortolan, la carpe, la laitance,
Et le cochon de lait, dont la cuirasse d'or
Semble le protéger et le défendre encor.

Proscrivez sans pitié ces poulets domestiques
Nourris en votre cour et constamment étiques,
Toujours mal engraissés par des soins ignorants ;
Ne connaissez que ceux de la Bresse ou du Mans.
J'ai toujours redouté la volaille perfide
Qui brave les efforts d'une dent intrépide.

Souvent, par un ami dans ses champs entraîné,
J'ai reconnu le soir le coq infortuné
Qui m'avait le matin, à l'aurore naissante,
Réveillé brusquement de sa voix glapissante;
Je l'avais admiré dans le sein de la cour;
Avec des yeux jaloux j'avais vu son amour.
Hélas ! le malheureux abjurant la tendresse,
Exerçait à souper sa fureur vengeresse.

Défendez que personne, au milieu d'un banquet,
Ne vous vienne donner un avis indiscret.
Écartez ce fâcheux qui vers vous s'achemine :
Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne. [33]
Eh ! qu'importe le monde et ses tracas divers :
Dans les bras de Comus oubliez l'univers.

Il est, pour l'oublier, une heureuse manière :
Déjà des vins choisis ont rougi votre verre.

Votre vin bourguignon, dans sa cave couché,
A compté six printemps, artistement bouché.
Le pourpre de son teint accuse sa vieillesse;
Elle vous rajeunit et provoque l'ivresse.....
Arrêtez, je prétends contenir votre essor :
Des jus plus séducteurs vous attendent encor.
Le temps fuit, l'heure approche et le dessert s'avance :
Je ne prêcherai pas trop long-temps l'abstinence.
Craignez en débutant de funestes abus ;
Bientôt mieux disposés, je vous livre à Bacchus.
Admirez la nature habile, ingénieuse
A varier ses dons d'une main généreuse,
Qui, du nord au midi prodiguant ses trésors,
Nourrit des végétaux, organise des corps,
Que l'homme fait servir au soutien de sa vie.
De ces êtres nombreux connaissez la patrie.
Sachez tout ce qui peut nous servir d'aliment :
Soyez naturaliste en ce point seulement.

Fuyez la botanique et sa nomenclature.
N'allez pas, dans vos champs épluchant la verdure,
Sur une herbe inutile exercer votre esprit ;
Vous transir dans un pré pour faire l'érudit,
Feuilleter Adanson, Tournefort ou Linnée,
Et sur un aconit pâlir une journée.

Respectez le savoir des Plines, des Buffons ;
Mais qu'importe pour vous l'histoire des cirons,
Celle des éléphants, des tigres, des panthères ?
Vous vous intéressez aux mœurs, aux caractères
De ces bons animaux qui naissent sous nos yeux,
Et dont nous jouissons dans nos climats heureux.
Vous estimez beaucoup l'écorce salutaire
Que l'île de Ceylan fournit seule à la terre ;
Vous aimez la muscade, et savez en quels lieux
On cultive, on recueille un fruit si précieux.

Vous savez qu'au pays d'Amboine et de Ternates,
Le girofle triomphe au rang des aromates ;
Vous savez discerner quel est le champignon
Qui cache sous sa voûte un germe de poison.
Du sol périgourdin la truffe vous est chère ;
A l'immonde animal elle doit la lumière ;
Elle aime à végéter, paisible et sans orgueil,
Au pied d'un chêne blanc, d'un charme ou d'un tilleul..

Lecteur, je vous entends... Fidèle à ma méthode,
Je vous dois à cette heure un heureux épisode.
Pardonnez, mon pinceau va changer de couleurs ;
Peut-être à mon récit donnerez-vous des pleurs.
Faisons à la pitié de légers sacrifices :
Les pleurs qu'elle fait naître ont toujours des délices.

Condé.... que ce grand nom ne vous alarme pas,
J'écris pour tous les temps et pour tous les climats ;

Condé, le grand Condé, que la France révère,
Recevait de son roi la visite bien chère,
Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilli,
Long-temps de race en race à grands frais embelli.
Jamais plus de plaisirs et de magnificence
N'avait d'un souverain signalé la présence.
Tout le soin des festins fut remis à Vatel,
Du vainqueur de Rocroi fameux maître-d'hôtel.
Il mit à ses travaux une ardeur infinie;
Mais avec des talents il manqua de génie.
Accablé d'embarras, Vatel est averti
Que deux tables en vain réclament leur rôti;
Il prend pour en trouver une peine inutile.
« Ah! » dit-il, s'adressant à son ami Gourville,
De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué:
« Je suis perdu d'honneur; deux rôtis ont manqué;
» Un seul jour détruira toute ma renommée;
» Mes lauriers sont flétris, et la cour alarmée

» Ne peut plus désormais se reposer sur moi :
» J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi.... »
Le prince, prévenu de sa douleur extrême,
Accourt le consoler, le rassurer lui-même.
« Je suis content, Vatel, mon ami, calme-toi :
» Rien n'était plus brillant que le souper du roi.
» Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime :
» Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime.
» — Prince, votre bonté me trouble et me confond :
» Puisse mon repentir effacer mon affront ! »
Mais un autre chagrin l'accable et le dévore ;
Le matin, à midi, point de marée encore.

Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du dîner n'étaient point arrivés.
Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraie
D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie.

Il attend, s'inquiète, et maudissant son sort,
Appelle en furieux la marée ou la mort.
La mort seule répond : l'infortuné s'y livre.
Déjà percé trois fois il a cessé de vivre.
Ses jours étaient sauvés, ô regrets ! ô douleur !
S'il eût pu supporter un instant son malheur.
A peine est-il parti pour l'infernale rive,
Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive.
On le nomme, on le cherche, on le trouve ; grands dieux !
La Parque pour toujours avait fermé ses yeux.

Ainsi finit Vatel, victime déplorable, [34]
Dont parleront long-temps les fastes de la table.
O vous ! qui par état présidez aux repas,
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitez pas !

FIN DU CHANT TROISIÈME.

LA GASTRONOMIE,

POËME.

CHANT QUATRIÈME.

LE DESSERT.

Le mortel fortuné nourri dans les grandeurs,
Que le ciel a comblé de constantes faveurs,
Que jamais le besoin et la faim importune
Ne sont venus chercher au sein de la fortune ;
Celui-là, mes amis, inhabile à jouir,
Peut-être ne sent pas tout le prix du plaisir.

Il n'éprouve jamais, endormi dans le faste,
Ce sentiment exquis que fait naître un contraste....
Il faut, loin du palais où languit le bonheur,
Avoir bu quelquefois le vin du voyageur;
Avoir, en fugitif surpris par la misère,
Partagé le pain noir pétri dans la chaumière :
Alors, quand le destin vous présente au hasard
Un banquet embelli des prestiges de l'art,
Ce bien inattendu double vos jouissances;
Vous savourez l'oubli des plus vives souffrances.
L'orage rend plus pur l'heureux jour qui le suit :
J'ai connu ce plaisir que le malheur produit.

Naguère, dans ces temps de mémoire fatale
Où le crime planait sur ma terre natale,
Effrayé, menacé par un monstre cruel,
Forcé d'abandonner le banquet paternel,

Je cherchai mon salut dans ces rangs militaires,
Formés par la terreur, et pourtant VOLONTAIRES ;
Je m'armai tristement d'un fusil inhumain
Qui jamais, grâce au ciel, n'a fait feu dans ma main.
Je me chargeai d'un sac, humble dépositaire
De tout ce qui devait me rester sur la terre.
Ainsi, nouveau Bias, je partis accablé
Du poids de tout mon bien sur mon dos rassemblé.
Adieu, joyeux dîners, soupers plus gais encore,
Doux propos et bons mots que le vin fait éclore ;
Adieu, friands apprêts, gibier, pâtés dorés,
Au foyer domestique avec soin préparés !.....
Je suivis à pas lents des routes parsemées
D'innombrables soldats entraînés aux armées.
Que de tristes festins nous attendaient le soir !
Le pain du fournisseur était-il assez noir !
Son bouillon assez clair, et son vin assez rude !
Partout, à notre aspect, la sombre inquiétude

Veillait autour de nous ; nos hôtes consternés
Fermaient leur basse-cour, espoir de leurs dînés.
A l'hospitalité condamnés par un maire,
L'eau, le feu, le couvert, une faible lumière,
Un lit où trois soldats devaient se réunir,
Étaient les seuls secours qu'ils daignaient nous fournir.

Nous gagnions lentement la terre d'Italie.....
Le ciel me fit trouver sur la route une amie.....
On n'avait point encor dévasté son manoir ;
Elle attendait son tour, elle devait l'avoir ;
Elle osait aux brigands disputer son domaine,
Et mettait à profit sa fortune incertaine.
Je l'embrasse, et bientôt je me sens soulagé
Du sac et du fusil dont j'étais surchargé ;
Tous les soins délicats que l'amitié prodigue
S'empressent de me faire oublier ma fatigue.

Le souper se prépare et s'annonce de loin.....
Passagère faveur dont j'avais grand besoin !
L'abondance est unie à la délicatesse :
La truffe a parfumé la poularde de Bresse ;
Un vin blanc qu'a donné le sol de Saint-Perret,
Pour réchauffer mon sein sort d'un caveau secret.
Je me sens ranimé de ses feux salutaires ;
Je bois à mon amie, aux mœurs hospitalières....
Je ne suis plus soldat, je règne, je suis roi,
Et déjà la terreur disparaît devant moi.

Muse, sans vains détours, reviens à tes convives ;
Leurs teints sont plus vermeils, leurs couleurs sont plus vives.
A votre cuisinier, dont vous êtes content,
Vous devez, à cette heure, un hommage éclatant.
Qu'un éloge public soit le prix de son zèle ;
Vous le verrez demain, à la gloire fidèle,

Se signaler encor. « Mon ami, dites-lui,
» Ton maître est satisfait, et doit l'être aujourd'hui.
» Du meilleur des festins regarde ce qui reste ;
» Vois ces tristes débris et ce vide funeste,
» Et ces membres épars dépouillés jusqu'aux os :
» Tout dépose en faveur de tes heureux travaux.
» Poursuis, et je prétends, dans ma reconnaissance,
» Dérobant les lauriers d'un jambon de Mayence,
» D'une couronne un jour décorer ton bonnet.
» Puisse la récompense égaler le bienfait ! »
C'est ainsi qu'un héros, célèbre à plus d'un titre,
A daigné dans Potsdam adresser une épître
A l'illustre Noël, digne du noble emploi
De commander en chef les cuisines d'un roi. [35]

Le dessert est servi : quel brillant étalage !
On a senti de loin cet énorme fromage,

Qui doit tout son mérite aux outrages du temps... [36]
Mais, s'il faut sur ce point s'adresser aux amants,
Les parfums de Paphos, dont l'amour fait usage,
Ne peuvent s'allier à ceux de Sassenage.
Gardez-vous de cueillir sur les lèvres d'Iris
Un baiser maladroit qui ferait fuir les ris.

Un service élégant, d'une ordonnance exacte,
Doit de votre repas marquer le dernier acte.
Au secours du dessert appelez tous les arts,
Surtout celui qui brille au quartier des Lombards.
Là, vous pourrez trouver, au gré de vos caprices,
Des sucres arrangés en galants édifices;
Des châteaux de bonbons, des palais de biscuits,
Le Louvre, Bagatelle et Versailles confits;
Les amours de Sapho, d'Abeilard, de Tibule,
Les noces de Gamache et les travaux d'Hercule;

Et mille objets divers, que savent imiter
D'habiles confiseurs que je pourrais citer.
Ne démolissez point ces merveilles sucrées,
Pour le charme des yeux seulement préparées ;
Ou du moins accordez, pour jouir plus long-temps,
Quelques jours d'existence à ces doux monuments :
Assez d'autres objets, dignes de votre hommage,
Avec moins d'appareil vous plairont davantage.
Ah ! plutôt attaquez et savourez ces fruits
Qu'un art officieux en compote a réduits.
A la grâce, à l'éclat sacrifiez encore ;
Aux trésors de Pomone ajoutez ceux de Flore ;
Que la rose, l'œillet, le lis et le jasmin,
Fassent de vos desserts un aimable jardin ;
Et que l'observateur de la belle nature,
S'extasie en voyant des fleurs en confiture.

Vous avez satisfait à vos nombreux désirs ;
Mais Bacchus vous attend pour combler vos plaisirs.
Approche, bienfaiteur et conquérant de l'Inde,
Tu m'inspireras mieux que les filles du Pinde ;
Verse-moi ton nectar, dont les dieux sont jaloux,
Et mes vers vont couler plus faciles, plus doux.
De ces vases nombreux que l'aspect m'intéresse !
Quel luxe séducteur ! quelle aimable richesse !
Vos convives déjà, dans un juste embarras,
Vous adressent leurs vœux et vous tendent les bras.
Venez à leur secours ; offrez-leur à la ronde
La liqueur qui vous vient des bords de la Gironde,
Le vin de Malvoisie et celui de Palma,
Le Champagne mousseux, le Christi-Lacryma,
Le Chypre, l'Albano, le Clairet, le Constance. ..
Choisissez-les toujours au lieu de leur naissance.
N'allez pas rechercher aux faubourgs de Paris
Du vin de Rivesalte ou de Cante-Perdrix ;

Et ne vous fiez pas à l'art des empiriques
Qui souillent vos boissons de mélanges chimiques.

Donnez-vous, en buvant, les airs d'un connaisseur;
Dites que ce Bordeaux aurait plus de saveur
S'il avait visité quelques plages lointaines,
Et que ce Malaga qui coule dans vos veines,
Usé par la vieillesse, a perdu sa vertu;
Qu'il serait sans égal s'il avait moins vécu.

Buvez, il en est temps, mais à dose légère,
Et ne remplissez pas constamment votre verre.
Mettez un intervalle égal et mesuré
Entre tous vos plaisirs; arrivez par degré
A l'état d'abandon, de joie et de délire,
A l'oubli de tous maux, que le vin doit produire.

O vous ! qui nous tenez de fort graves discours
Sur l'art et les moyens de filer d'heureux jours ,
Qui donnez des conseils dictés par la sagesse ,
On ne les suivra point.... je conseille l'ivresse.
Cette froide raison dont vous êtes si vains ,
Qu'a-t-elle fait encor pour changer vos destins ?
Où sont les heureux fruits des devoirs qu'elle impose ?
Eh ! Messieurs, perdez-la , vous perdrez peu de chose.

Avez-vous quelquefois rencontré , vers le soir ,
Un brave campagnard regagnant son manoir ,
Après avoir à table employé sa journée ?
Sa tête est vacillante et sa jambe avinée.
Il trébuche parfois , mais toujours sans danger ;
Car un Dieu l'accompagne et le doit protéger.
Il s'avance incertain du chemin qu'il doit suivre ,
Guidé par la liqueur qui l'échauffe et l'enivre.

La joie est dans ses yeux ; son cœur est délivré
Des ennuis dont la veille il était ulcéré.
Après mille détours, il retrouve son chaume,
Il se croit devenu souverain d'un royaume ;
Ou plutôt l'univers, réclamant son appui,
Dépend de son domaine et relève de lui.
Il lègue à ses enfants des trésors, des provinces ;
Sa femme est une reine, et ses fils sont des princes ;
Il triomphe au milieu de cet enchantement,
Demande encor à boire, et s'endort en chantant.

Triomphez comme lui. Gallien, Avicenne,
Nous conseillent l'ivresse une fois par semaine :
Le remède est fort bon ; il y faut recourir.

D'un dessert prolongé savourez le plaisir.
Qu'à toute sa gaîté votre esprit s'abandonne ;
Sachez rire de tout sans offenser personne.

N'allez pas discourir, par l'exemple emporté,
Sur les grands intérêts de la société ;
Faire au moment de boire un cours de politique ;
Lier les droits du peuple à la métaphysique ;
Des rois de l'univers scruter les cabinets,
Qui ne vous ont jamais confié leurs secrets.

Abstenez-vous surtout de remettre en mémoire
Les crimes désastreux qui souillent notre histoire :
Déplorable sujet d'un fatal entretien,
Qui rappelle le mal sans ramener le bien.
C'est assez que Clio noircisse ses chroniques
Du récit douloureux des misères publiques.
De l'éclat du pouvoir ne soyez pas tenté :
L'ambition détruit l'appétit, la santé.
Assez d'infortunés, dans le siècle où nous sommes,
Ont recherché le soin de commander aux hommes.

Leurs désastres récents nous peuvent témoigner
Quels maux sont attachés à l'honneur de régner.
Jamais d'un doux festin ils n'ont connu les charmes ;
Leur pain fut bien souvent humecté de leurs larmes,
Et par mille remords leur vin empoisonné.

Buvez donc en repos, bien ou mal gouverné.
Que si contre nos vœux, par un nouvel outrage,
Un tyran ramenait la terreur, l'esclavage,
Appelez à demain des malheurs d'aujourd'hui :
Buvez, et vous serez moins esclaves que lui.

De porter des toasts suivez l'usage antique ;
Mais vous ne direz pas, d'un ton démagogique :
« Puissent tous les mortels, mûrs pour la liberté,
» Vivre dans les liens de la fraternité !
» Puissent dans tous les lieux que le soleil éclaire,
» Les principes bientôt répandre leur lumière !.... »

On a vu trop souvent profaner les banquets
Par ce triste langage et ces vœux indiscrets.
Écoutez les toasts que j'ose vous prescrire ;
En buvant à la ronde il est plus doux de dire :
« Puissions-nous dans cent ans, aussi vieux que Nestor,
» A ce même couvert nous réunir encor !
» Que le ciel garantisse et préserve d'orage
» Les ceps de la Champagne et ceux de l'Hermitage !
» Garde le clos Vougeot, celui de Chambertin,
» Des ardeurs de l'été, des fraîcheurs du matin !....
» Puissions-nous, affranchis des fureurs politiques,
» N'être plus séparés de nos dieux domestiques !... »

Que si vous conservez quelques désirs vengeurs
Contre vos ennemis et vos persécuteurs,
Ne faites pas comme eux ; vous seriez sans excuse.
Souhaitez seulement que le ciel leur refuse

Un heureux appétit ; qu'un funeste dégoût
Les accable sans cesse et les suive partout ;
Qu'ils ne soient abreuvés que des vins de Surène,
Ou de ceux que produit leur aride domaine ;
Que seuls, à leur couvert dégoûtant et hideux,
Jamais un bon ami ne s'y mette avec eux ;
Ou que, toujours trompés dans leurs tristes orgies,
Leur table soit livrée au souffle des harpies ;
Qu'un ignorant artiste, émule de Mignot, [37]
Nouvel empoisonneur, assaisonne leur pot....
Qu'ils n'aient jamais de vous que ces souhaits à craindre :
Si le ciel vous exauce, ils seront trop à plaindre.

Vous pouvez cependant, libre de leurs fureurs,
Parler de votre siècle et rire de ses mœurs.
« Que vous semble, Messieurs, du siècle des lumières?
»—Je pense, en vérité, que nous n'y voyons guères.

» Je préfère le temps où l'on ne voyait rien.....
» — Convenez cependant que nous dansons fort bien,
» Et que nos jeunes gens ne touchent pas la terre.
» Nous avons cultivé d'une étrange manière
» La science publique et la danse à la fois :
» Jamais on n'a tant fait d'entrechats et de lois.
» — Messieurs, avez-vous lu la nouvelle brochure ?
» Que de biens sont promis à la race future !
» Une femme nous dit et nous prouve en effet
» Qu'avant quelques mille ans l'homme sera parfait ;
» Qu'il devra cet état à la mélancolie.
» On sait que la tristesse annonce le génie.....
» — Nous avons déjà fait des progrès étonnants.
» Que de tristes écrits ! que de tristes romans !
» Des plus noires horreurs nous sommes idolâtres,
» Et la mélancolie a gagné nos théâtres.
» — Mes amis, mon système est, lorsque j'ai dîné,
» De trouver tout parfait et tout bien ordonné.

» L'état où nous vivons n'a rien qui me chagrine :
» Un décret ne vient point requérir ma farine ;
» La France ne craint plus ce fléau destructeur,
» Qui menaçait son peuple aux jours de la terreur.
» Ah ! puissions-nous toujours éviter la famine !
» Que m'importe le reste, il suffit que je dîne.... »

Le dieu que vous servez est l'ami des chansons :
Mêlez donc la musique à vos libations ;
Vous n'avez pas besoin d'être un grand coryphée ;
Bacchus ne prétend pas à la gloire d'Orphée :
Chantez ; nous savons bien que vous n'avez jamais
Essayé d'égaler les chantres des forêts:
Vous n'imiterez point les cadences parfaites
De nos jolis Garats aux voix de serinettes.
A table leur talent eut toujours peu d'attraits.
Vos plaisirs, chantés faux, n'en seront pas moins vrais.

Qu'entends-je? quels accents dans les airs retentissent?
Votre voûte s'ébranle, et vos vitres frémissent....
Je reconnais les chants inspirés par le vin.
On répète à grands cris votre aimable refrain :
On y parle toujours et d'aimer et de boire ;
Mais Cupidon, jaloux, renonce à la victoire ;
Et tandis que Bacchus vous verse ses bienfaits,
Vos tristes *Lalagés* peuvent dormir en paix....
Que vois-je, mes amis ? quel nuage vous trouble ?...
Ou vous n'y voyez pas, ou vous y voyez double...
Quels étranges discours ! quel langage confus !
Vous parlez, mais déjà je ne vous comprends plus.
Moi-même, en vous parlant d'ivresse et de délire,
Je cherche et ne sais pas ce que je veux vous dire.

C'est assez, la raison m'ordonne de finir....
Pour la reperdre encor, il faut y revenir.

Trop heureux qui pourrait déraisonner sans cesse !
Nous sommes condamnés souvent à la sagesse.
Le café vous présente une heureuse liqueur,
Qui d'un vin trop fumeux chassera la vapeur :
Vous obtiendrez par elle, en désertant la table,
Un esprit plus ouvert, un sang-froid plus aimable ;
Bientôt, mieux disposé par ses puissants effets,
Vous pourrez vous asseoir à de nouveaux banquets ;
Elle est du dieu des vers honorée et chérie.
On dit que du poète elle sert le génie ;
Que plus d'un froid rimeur, quelquefois réchauffé,
A dû de meilleurs vers au parfum du café :
Il peut du philosophe égayer les systèmes,
Rendre aimables, badins, les géomètres mêmes :
Par lui l'homme d'état, dispos après dîner,
Forme l'heureux projet de nous mieux gouverner :
Il déride le front de ce savant austère,
Amoureux de la langue et du pays d'Homère,

Qui, fondant sur le grec sa gloire et ses succès,
Se dédommage ainsi d'être un sot en français :
Il peut, de l'astronome éclaircissant la vue,
L'aider à retrouver son étoile perdue :
Au nouvelliste enfin il révèle parfois
Les intrigues des cours et les secrets des rois,
L'aide à rêver la paix, l'armistice, la guerre,
Et lui fait pour six sous bouleverser la terre....
Viens, aimable Lysbé ! que tes heureuses mains
Nous versent à longs traits ce nectar des humains
Dans ces vases brillants où l'argille s'étonne
Des formes, des couleurs, de l'éclat qu'on lui donne...
Que vois-je ? leur albâtre a défié ton sein !
L'or le plus pur ajoute aux grâces du dessin ;
A mes regards surpris la coupe enchanteresse
Offre les traits du dieu qu'adore ta jeunesse....
En vain de la raison j'invoque le retour,
Le breuvage se change en un philtre d'amour....

Adieu, Comus, adieu, noble fils de Sémèle ;
Pardonnez si ma Muse a mal servi mon zèle.
Éloigné du Parnasse, inconnu des neuf sœurs,
J'ai chanté faiblement vos divines faveurs.
Que ne puis-je fermer la bouche à mes critiques !
Ils n'approuveront pas mes conseils didactiques....
Messieurs, je vous entends, je sais vous deviner :
Un poëme jamais ne valut un dîner.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

[1] PAGE 20, VERS 1

Qu'un rival de Virgile, amoureux des campagnes,
Fasse à l'Homme des Champs aplanir des montagnes,
Et l'instruise dans l'art de jouer aux échecs :
Pour moi de tels sujets sont arides et secs.

Je ne pense pas que quelques plaisanteries, quelques allusions répandues dans ce poëme, puissent faire croire que j'aie eu le dessein d'attaquer l'auteur de l'Homme des Champs ; il ne conviendrait pas de chercher à jeter du ridicule sur cette production d'un homme célèbre, dont je suis le sincère admirateur. Je n'ai eu d'autre dessein que celui d'égayer un peu mes amis. Si le public sourit un instant à la Gastrononomie, j'aurai obtenu tout le succès que j'ai pu désirer.

[2] PAGE 21, VERS 6.

Qu'ils soient dignes de toi comme de l'univers.

On sent bien que ce dernier hémistiche est trop beau pour qu'il puisse m'appartenir ; aussi l'ai-je dérobé tout entier à Auguste, qui dit positivement dans la tragédie de CINNA. *Je suis maître de moi comme de l'univers.* J'ai commis une grande faute : un hémistiche devrait être une propriété aussi sacrée qu'une maison patrimoniale ; mais la littérature en est aujourd'hui à ce point, qu'on y est réduit à *s'arracher les morceaux*.

[3] PAGE 24, VERS 11.

Ils se faisaient honneur de cette sauce étrange,
De vinaigre et de sel détestable mélange.

Le savant Meursius, par des conjectures tirées d'*Athenée*, croit que ce brouet était composé de chair de porc, de vinaigre et de sel. Je m'en suis rapporté à Meursius.

[4] PAGE 25, VERS 6.

Il manque à ce ragoût un assaisonnement.
— Eh ! d'où vient avez-vous négligé de l'y mettre ?
— Il y manque, seigneur, si vous voulez permettre,
Les préparations que vous n'emploîrez pas,
L'exercice et surtout les bains de l'Eurotas.

Ce trait est rapporté par Cicéron dans les *Questions tusculanes.*

[5] PAGE 26, VERS 10.

Dirai-je les auteurs de ces rares écrits ?
Dirai-je Mitœcus, Actidès, Philoxène ?

Lisez le VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS, à l'article des repas des Athéniens.

[6] PAGE 26, VERS 13.

Archestrate surtout, poète cuisinier,
Qui fut dans son pays ceint d'un double laurier....

Voici ce qui est dit d'Archestrate, d'après ATHÉNÉE, liv. 5 :

« Il est l'auteur d'un poëme intitulé : LA GASTRONOMIE.

Cet auteur fut l'ami d'un des fils de Périclès. Il avait parcouru les terres et les mers pour connaître par lui-même ce qu'elles produisent de meilleur. Il s'instruisait dans ses voyages, non des mœurs des peuples, dont il est inutile de s'instruire, puisqu'il est impossible de les changer, mais il entrait dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, et il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son poëme est un trésor de lumière, et ne contient pas un vers qui ne soit un précepte. C'est dans cette école que plusieurs cuisiniers ont puisé les principes d un art qui les a rendus immortels. »

7 PAGE 26, VERS 15.

Je chante, comme lui, la cuisine, la table.

C'est un grand malheur que LA GASTRONOMIE d'Archestrate ne soit pas venue jusqu'à nous. Je ne sais si la mienne pourra réparer cette perte.

[8] PAGE 27, VERS 12.

Théarion brilla dans les pâtes surtout ;
Sous ses doigts délicats les farines pétries
Sortirent en beignets, en gauffres, en oublies.

Lisez, à ce sujet, je vous prie, *Plat. in Gor*, t. I, p. 115.

9 PAGE 28, VERS 5.

La grâce, l'industrie et la délicatesse
Présidèrent alors aux festins de la Grece.
On y nommait un roi : ses fortunés sujets
Osaient bien rarement enfreindre ses décrets.

Anciennement, dit Plutarque, on créait un chef, un législateur, un roi de la table. Ce roi donnait, en effet, des lois, et prescrivait, sous certaines peines, ce que chacun devait faire, soit de boire, de manger, de chanter, de haranguer ou de réjouir la compagnie par quelque talent. Cicéron dit que Verrès, qui avait foulé aux pieds toutes les lois du peuple romain, obéissait ponc-

tuellement aux lois de la table. *Iste enim prætor severus ac diligens, qui populi romani legibus nunquam paruisset, iis diligenter legibus parebat quæ in poculis ponebantur.*

10 PAGE 29, VERS 13.

Je ne vois point en lui le vainqueur de Tigrane,
Mais l'illustre gourmand du salon de Diane.

On sait que Lucullus avait plusieurs salons, à chacun desquels il donna le nom d'une divinité, et ce nom était, pour son maître-d'hôtel, le signal de la dépense qu'il voulait faire. Cicéron et Pompée l'ayant surpris un jour, il dit seulement qu'il souperait dans le salon d'Apollon; et on leur servit un repas qui coûta vingt-cinq mille livres. On faisait aussi très-grande chère dans le salon de Diane

11 PAGE 30, VERS 1.

Qu'importe en Lucullus le général d'armée ?
Il doit à ses soupers toute sa renommée.

Corneille a dit :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

[12] PAGE 30, VERS 13.

A l'art de sa cuisine elles furent soumises,
Et l'Europe lui doit les premières cerises....

Ce fut effectivement Lucullus qui apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers qu'on ait vus en Europe.

[13] PAGE 31, VERS 11.

A plusieurs plats nouveaux d'un goût très-recherché,
Le nom d'Apicius fut long-temps attaché ;
Il fit secte, et l'on sait qu'il s'émut des querelles
Sur les *Apiciens* et leurs sauces nouvelles.

Voici ce que l'histoire rapporte d'Apicius :

« Apicius, qui vivait du temps de Trajan, avait trouvé le secret de conserver les huîtres fraîches. Il en envoya d'Italie à ce prince, pendant qu'il était au pays des Parthes, et elles étaient encore très-saines quand elles arrivèrent. Ainsi le nom d'Apicius, long-temps

affecté à plusieurs ragoûts, fit une espèce de secte parmi les gourmands de Rome. Il dépensa, à composer des sauces, un million cinq cent mille livres ; et trouvant, par la revision de ses comptes, qu'il ne lui restait plus que soixante mille écus, il s'empoisonna, dans la crainte de mourir de faim. »

14 PAGE 32, VERS 15.

Claude, faible héritier du pouvoir des Nérons,
Préférait à la gloire un plat de champignons.

L'empereur Claude avait une très-grande prédilection pour les champignons ; il en fut empoisonné par Agrippine, sa nièce et sa quatrième femme ; mais comme ce poison le rendit simplement malade, elle envoya chercher Xénophon, son médecin, qui, feignant de lui donner un de ces vomitifs dont il se servait ordinairement après ses débauches, lui fit passer une plume empoisonnée dans la gorge.

.... Néron avait coutume d'appeler les champignons le *ragoût des dieux*, parce que Claude, son prédécesseur, en ayant été empoisonné, fut mis après sa mort au rang des dieux.

[15] PAGE 33, VERS 1.

Caligula fit faire un repas sans égal
Pour son Incitatus, très-illustre cheval.

Le cheval de Caligula, nommé *Incitatus*, fut traité comme les grands hommes l'étaient du temps de la république. Caligula le nomma pontife, et voulait le faire consul. Il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, une couverture de pourpre, et un collier de perles. Ce cheval, digne convive de Caligula, mangeait à sa table. L'empereur lui-même lui servait de l'orge dorée, et lui présentait du vin dans une coupe d'or où il avait bu le premier.

[16] PAGE 33, VERS 15.

Le sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

La sauce piquante est ici une fiction poétique. Voici comment cela s'est passé :

« Domitien convoqua un jour le sénat pour savoir en quel vase on cuirait un turbot monstrueux dont on lui avait fait présent. Les sénateurs examinèrent gravement

cette affaire. Comme il ne se trouva point de vase assez grand, on proposa de couper le poisson par morceaux : cet avis fut rejeté. Après bien des délibérations, on décida qu'il fallait construire un vase exprès ; et il fut réglé que quand l'empereur irait à la guerre, il aurait toujours à sa suite un grand nombre de potiers de terre. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'un sénateur aveugle parut extasié à la vue du turbot, et ne cessa d'en faire l'éloge, en fixant les yeux du côté où le poisson n'était pas. »

17 PAGE 34, VERS 3.

Je pourrais compulser d'innombrables chroniques.

Le lecteur sera bien aise de trouver ici quelques détails qui auraient passé les bornes d'un poëme, et qui compléteront ce qui nous reste à dire de la cuisine des anciens.

..... « Jules César mangeait quelquefois en un seul repas le revenu de plusieurs provinces. Vitellius en faisait quatre par jour ; et, dans tous ceux qu'il prenait chez ses amis, on ne dépensait jamais moins de dix mille écus. Celui que lui donna son frère est célèbre. On y servit deux mille poissons d'élite, sept mille oiseaux engraissés, et tout ce que l'Océan et la Méditerranée peuvent

fournir de plus délicat. Néron tenait table depuis midi jusqu'à la nuit, avec des prodigalités monstrueuses. Géta se faisait servir toutes sortes de mets par ordre alphabétique. Héliogabale traita douze de ses amis d'une manière incroyable; il leur fit donner à chacun des animaux en vie de l'espèce de ceux qui avaient été servis; il voulut qu'ils emportassent tous les vases de cristal, d'or et de pierreries dans lesquels ils avaient bu ; et il est à remarquer qu'il en faisait donner de nouveaux chaque fois qu'ils demandaient à boire. Il leur mit sur la tête une couronne entretissue de feuillages d'or, et leur donna à chacun un char superbe et bien attelé, pour s'en retourner chez eux. Jamais il ne mangeait de poisson quand il était près de la mer; et quand il en était éloigné, il s'en faisait servir en eau marine.....

« Dans les derniers temps de la république, dit Pacatus, on n'était pas content si, au milieu de l'hiver, les roses ne nageaient pas dans le vin de Falerne; et si, dans l'été, on ne l'avait fait rafraîchir dans des vases d'or. Il fallait, au travers des périls de la mer, aller chercher des oiseaux du Phase..... Après la conquête de l'Asie, on introduisit les chanteuses et les baladines..... »

(Rév. de Vertot.)

« Rien n'est comparable, pour la profusion, au ban-

quet d'Assuérus, qui traita pendant six mois tous les princes et gouvernants de son État, et tint pendant sept jours entiers, des tables couvertes pour tout le peuple de la grande ville de Suze.....

» Ces excès ont été vus dans des temps plus voisins de nous Au rapport de Pie III, Sindrigile, duc de Lithuanie, ne faisait jamais de repas où l'on ne servît trente sortes de viandes; et il restait six heures à table. Le cardinal S. Sixte traita la fille de Ferdinand, roi de Naples, avec des dépenses incroyables. On donna à laver avec de précieuses odeurs, à tous les changements de services; et, au moyen de la diversité et de la disposition des mets, on vit représenter sur les tables les travaux d'Hercule et une partie des métamorphoses.....»

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

[18] PAGE 40, VERS 6.

Je dois en convenir, vous n'aviez pas encor
Atteint l'âge avancé de la mélancolie.

Voyez un livre nouveau, intitulé : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, par madame de Staël-Holstein. On y voit que *les anciens n'avaient point encore atteint l'âge de la mélancolie*, laquelle *est une source de perfectibilité.*

[19] PAGE 41, VERS 9.

Faites cas de celui qui, fier de son talent,
S'estime votre égal, et d'un air important,
Auprès de son fourneau que la flamme illumine,
Donne avec dignité des lois dans sa cuisine.

« J'ai vu, dit Montaigne, parmi nous, un de ces ar-

tistes, qui avait servi le cardinal Caraffe. Il me fit un discours de cette *science de gueule*, avec une gravité et une contenance magistrales, comme s'il eût parlé de quelque grand point de théologie. Il me déchiffra les différences d'appétits; celui qu'on a à jeun, et celui qu'on a après le second et tiers services; les moyens tantôt de lui plaire, tantôt de l'éveiller et piquer; la police des sauces, premièrement en général; et puis particularisant les qualités des ingrédients et leurs effets, les différences des salades selon leur saison; celle qui doit être réchauffée, celle qui veut être servie froide; la façon de les orner et embellir pour les rendre plaisantes à la vue. Après cela, il entra en matière sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considérations :

Nec minimo sanè discrimine refert,
Quo gestu lepores et quo gallina secetur.

» Et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et de celles-là même qu'on emploie à traiter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme. »

[20] PAGE 48, VERS 1.

Ne vous permettez pas de dîner tous les jours
A l'heure où le soleil a terminé son cours.

Un plaisant a dit que les Parisiens, à force de retarder l'heure de leur dîner, finiraient par ne dîner que le lendemain.

[21] PAGE 51, VERS 1.

O vous que mes leçons n'auront point satisfaits,
J'ose vous renvoyer au CUISINIER FRANÇAIS,
Au TRÉSOR DE COMUS, catéchisme ordinaire
De l'artiste grossier, du valet mercenaire,
Qui pense avoir atteint le secret de son art,
Quand il sait apprêter une omelette au lard.

Ce n'est pas une chose si aisée que de bien faire une omelette. Voici ce qui est arrivé, à ce sujet, au grand Condé :

« Dans une des courses militaires de ce prince, dit Gourville dans ses Mémoires, toutes ses provisions con-

sistaient en quelques paniers de pain, auxquels j'avais fait ajouter du vin, des œufs durs, des noix et du fromage. Avec ces provisions, nous marchâmes bien avant dans la nuit, et entrâmes dans un village où il y avait un cabaret. On y demeura trois ou quatre heures; et n'y ayant trouvé que des œufs, le grand Condé se piqua de bien faire une omelette. L'hôtesse lui ayant dit qu'il fallait la tourner pour la mieux faire cuire, et lui ayant enseigné à peu près comme il fallait faire, l'ayant voulu exécuter, il la jeta bravement du premier coup dans le feu. Je priai l'hôtesse d'en faire une autre, et de ne la pas confier à cet habile cuisinier..... »

22 PAGE 53, VERS 7.

Laissons-les s'attendrir sur la brebis bêlante,
Qui livre au coutelas sa tête caressante,
Laissons-les d'un agneau déplorer le trépas;
Leur fausse humanité ne m'en impose pas.

Voici un fragment du passage de Plutarque à ce sujet, tel qu'on le trouve traduit dans l'Émile de J.-J. Rousseau :

« Tu me demandes, disait Plutarque, pourquoi Py-

thagore s'abstenait de manger de la chair de bêtes ; mais moi je te demande, au contraire, quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie ; qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante ; qui fit servir devant lui des corps morts, des cadavres, et engloutit dans son estomac des membres qui, le moment d'auparavant, bêlaient, mugissaient, marchaient et voyaient? Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le corps d'un être sensible ? Comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre ? Comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense ? Comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes ? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur ? Comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ses blessures, nettoyer le sang noir et figé qui les couvrait ?..... »

Les peaux rampaient sur la terre écorchées,
Les chairs au feu mugissaient embrochées.
L'homme ne put les manger sans frémir,
Et dans son sein les entendit gémir.

« Voilà ce qu'il a dû imaginer la première fois qu'il surmonta la nature pour faire cet horrible repas ; la pre-

mière fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissait encore, et qu'il vit comment il fallait égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui léchait les mains. »

[23] PAGE 54, VERS 11.

Faites preuve d'usage et de délicatesse.

Delille, en avril 1786, étant à dîner chez Marmontel, son confrère, raconta ce qu'on va lire au sujet des usages qui s'observaient à table dans la bonne compagnie. On parlait de la multitude de petites choses qu'un honnête homme est obligé de savoir dans le monde pour ne pas courir le risque d'y être bafoué. « Elles sont innombrables, dit Delille; et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout l'esprit du monde ne suffirait pas pour faire deviner ces importantes vétilles. Dernièrement, ajouta-t-il, l'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collége Mazarin, me parla d'un dîner où il s'était trouvé quelques jours auparavant, avec des gens de la cour, des cordons bleus, des maréchaux de France, chez l'abbé de Radonvilliers, à Versailles. Je parie, lui dis-je, que vous y avez fait cent

incongruités.—Comment donc ? reprit vivement l'abbé Cosson, fort inquiet. Il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde.—Quelle présomption ! Je gage que vous n'avez rien fait comme personne. Mais voyons, je me bornerai au dîner; et d'abord que fîtes-vous de votre serviette en vous mettant à table ? — De ma serviette ? Je fis comme tout le monde ; je la déployai, je l'étendis sur moi, et l'attachai par un coin à ma boutonnière.—Eh bien ! mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela; on n'étale point sa serviette, on la laisse sur ses genoux. Et comment fîtes-vous pour manger votre soupe ?—Comme tout le monde, je pense. Je pris ma cuillère d'une main et ma fourchette de l'autre....—Votre fourchette, bon Dieu ! Personne ne prend de fourchette pour manger sa soupe; mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous ? — Un œuf frais. — Et que fîtes-vous de la coquille ?—Comme tout le monde ; je la laissai au laquais qui me servait.—Sans la casser ?—Sans la casser.—Eh bien, mon cher, on ne mange jamais un œuf sans briser la coquille; et après votre œuf ? — Je demandai du *bouilli*. — Du *bouilli !* Personne ne se sert de cette expression ; on demande du bœuf, et point de bouilli ; et après cet aliment ?—Je priai l'abbé de Radonvilliers de m'envoyer d'une très-belle volaille. — Malheureux ! de la volaille ! On de-

mande du poulet, du chapon, de la poularde; on ne parle de volaille qu'à la basse-cour.....Mais vous ne dites rien de votre manière de demander à boire.—J'ai, comme tout le monde, demandé du Champagne, du Bordeaux, aux personnes qui en avaient devant elles. —Sachez donc qu'on demande du *vin de Champagne*, du *vin de Bordeaux*... Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain.—Certainement à la manière de tout le monde : je le coupai proprement avec mon couteau.—Eh ! on rompt son pain, on ne le coupe pas.... Avançons. Le café, comment le prîtes-vous ?—Eh ! pour le coup, comme tout le monde ; il était brûlant, je le versai par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe.—Eh bien ! vous fîtes comme ne fit sûrement personne : tout le monde boit son café dans sa tasse, et jamais dans sa soucoupe. Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement qui ne fût contre l'usage. L'abbé Cosson était confondu, continua Delille. Pendant six semaines, il s'informait à toutes les personnes qu'il rencontrait, de quelques-uns des usages sur lesquels je l'avais critiqué. » Delille, lui-même, les tenait d'une femme de ses amies, et avait été long-temps à se trouver ridicule dans le monde, où il ne savait

comment s'y prendre pour boire et manger conformément à l'usage.

L'abbé Cosson, qui manquait d'usage à table, ne manquait point de présence d'esprit. Il avait déjeuné un jour chez M. Chauveau-Lagarde, qui l'a connu particulièrement, et de qui je tiens ce trait. On lui avait servi un pâté dont il avait été fort content; le lendemain, il s'en rappela : il vint retrouver son ami de grand matin, et lui dit très-sérieusement : « Mon cher, j'ai aujourd'hui du monde à déjeuner chez moi, je ne m'y attendais point : faites-moi le plaisir de me prêter votre pâté. »

24 PAGE 54, VERS 12.

Jouissez lentement, et que rien ne vous presse,
Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté
Ne soit en son chemin par un autre heurté.

Boileau a dit dans l'ART POÉTIQUE :

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne soit en son chemin par une autre heurtée.

PAGE 54, VERS 15.

Vous devez accueillir cet adroit parasite
Qui chez vous quelquefois s'introduit et s'invite.
. . . . . .
Son heureux appétit vous amuse et vous plaît.

Parmi les modernes, on peut citer Montmaur, le plus fameux parasite de son temps. Il naquit en Limousin, en 1576, et mourut à Paris en 1648. C'était un homme riche, mais avare. Il disait à ses amis : *Fournissez les viandes et le vin, et je fournirai le* SEL. Étant un jour à table avec un grand nombre de ses amis qui chantaient, parlaient et riaient tous à la fois : *Ah! messieurs*, dit-il, *un peu de silence, on ne sait pas ce qu'on mange.* Furetière fit contre lui l'épigramme qui suit :

Montmaur ne trouva dans la Bible
Rien d'incroyable ou d'impossible,
Sinon quand il vit que cinq pains
Rassasièrent tant d'humains,
Et que, pour comble de merveilles,
Il en resta douze corbeilles.
Bon Dieu, dit-il, pardonne-moi;
Le miracle excède ma foi;

Sans doute le texte en ajoute;
Que n'étais-je là pour le voir ?
Je ne crois pas que ton pouvoir
En eût fait rester une croûte.

Il est important de rappeler ici les différentes significations qu'a eues le mot *parasite* dans l'antiquité et chez les modernes. Le titre de *parasite* était autrefois très-honorable; il a eu le même sort que celui de *philosophe*. Les Romains nommaient les parasites *epulones;* ils étaient préposés dans les temples à recevoir l'offrande des premiers fruits ; ils étaient chargés de les distribuer au peuple, et d'en conserver pour les festins consacrés aux divinités. Presque tous les dieux avaient leurs *parasites,* lesquels, disent les historiens, faisaient aussi certains sacrifices avec les femmes qui n'avaient eu qu'un mari. Ces hommes qui mangeaient à la table des dieux, qui étaient convives de Jupiter, de Bacchus, d'Apollon, jouirent d'abord d'une grande considération chez les peuples ; mais on s'aperçut bientôt qu'ils avaient un gros appétit, et qu'ils mangeaient la part de leurs divins hôtes. Ils finirent par s'avilir, en se ménageant, sous le prétexte du service des dieux, l'entrée des grandes maisons ; ils s'y conduisirent

comme dans les temples; et, tout en louant le maître de la maison, comme ils avaient loué Jupiter ou Hercule, ils dévoraient les mets réservés à la famille. Alors on nomma *parasites* les flatteurs et les complaisants, qui, pour se procurer un bon dîner, sacrifiaient toute probité et délicatesse. Les Romains, en les recevant à leur table, usaient du droit de les ridiculiser, de les bafouer, et même de les battre, usage qui ne s'est pas conservé jusqu'à nos jours; car un parasite est aujourd'hui l'*ami de la maison*, et les louanges qu'il donne sont prises pour de la bonne monnaie. On les trouve fort amusants; et beaucoup de gens qui mangent leur fortune sans appétit, sont enchantés d'avoir à leur table ces sortes de complaisants, qui dissipent quelquefois l'ennui qu'entraînent les richesses et la satiété.

26 PAGE 56, VERS 2.

Et se donnent la mort par la peur de mourir.

Imitation de Martial. Faunius-Cepion, complice d'une conspiration contre Auguste, qui fut découverte, se

donna lui-même la mort. C'est sur ce sujet que Martial a fait le distique suivant :

Hostem cùm fugerit, se Faunius ipse peremit,
Hìc rogo, non furor est, ne moriare mori ?

comme dans les temples; et, tout en louant le maître de la maison, comme ils avaient loué Jupiter ou Hercule, ils dévoraient les mets réservés à la famille. Alors on nomma *parasites* les flatteurs et les complaisants, qui, pour se procurer un bon dîner, sacrifiaient toute probité et délicatesse. Les Romains, en les recevant à leur table, usaient du droit de les ridiculiser, de les bafouer, et même de les battre, usage qui ne s'est pas conservé jusqu'à nos jours; car un parasite est aujourd'hui l'*ami de la maison*, et les louanges qu'il donne sont prises pour de la bonne monnaie. On les trouve fort amusants; et beaucoup de gens qui mangent leur fortune sans appétit, sont enchantés d'avoir à leur table ces sortes de complaisants, qui dissipent quelquefois l'ennui qu'entraînent les richesses et la satiété.

26 PAGE 56, VERS 2.

Et se donnent la mort par la peur de mourir.

Imitation de Martial. Faunius-Cepion, complice d'une conspiration contre Auguste, qui fut découverte, se

donna lui-même la mort. C'est sur ce sujet que Martial a fait le distique suivant :

Hostem cùm fugerit, se Faunius ipse peremit,
Hìc rogo, non furor est, ne moriare mori ?

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

27 PAGE 65, VERS 7.

Dites que Dentatus, qui triompha deux fois,
Dans un vase grossier faisait cuire des pois,
Lorsque les envoyés d'une faible puissance
Vinrent de son crédit implorer l'assistance.

Il y a ici une petite infidélité. Dentatus ne faisait point cuire des pois, mais bien positivement des raves. Voici ce que dit l'histoire sur Dentatus :

« Curius Dentatus fut trois fois consul, et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé qui faisait cuire des *raves* dans un pot de terre, à la campagne où il s'était retiré après

31 PAGE 66, VERS 3.

Puisez dans Martial, dans Pétrone et Plutarque ;
Ils présentent des faits bien dignes de remarque.

Lisez, pour vous orner l'esprit et vous mettre en état de parler savamment en Gastronomie, la description que Pétrone fait des festins de Trimalcion, c'est-à-dire de Néron; lisez les OEuvres morales de Plutarque, ses *propos de table*, etc.; les épigrammes de Martial; *Julius Cœsar bullengerus juliodunensis è soc. Jesu, de conviviis; Guidomi Panciroli rerum perditarum; cum commentariis Salmulh, titulum de cibi capiendi modo veteribus usitato;* le petit volume in-12 que le fameux écrivain de la *Vie des Papes* a dédié au cardinal Roverella, sous ce titre : *Bap. Platinæ Cremonensis de honestate, voluptate et valetudine libri decem.* Dans cet ouvrage, Platina décrit l'art de préparer les mets d'une manière qu'il dit agréable et utile pour la santé....

32 PAGE 66, VERS 5.

Surtout, si vous voulez charmer vos auditeurs,
Racontez les exploits de quelques gros mangeurs.

Voici les exemples les plus saillants qu'on puisse citer : Maximin mangeait soixante livres de viande par

jour ; Albinus engloutit dans une matinée cinq cents figues, cent pêches, dix melons, vingt livres de muscat, cent bec-figues et quarante douzaines d'huîtres ; Phagon dévora, devant Aurélius, un sanglier, un cochon, un mouton et cent pains ; il but une pièce de vin. Domitius, Africain, et Audebonte, roi d'Angleterre, périrent à table de trop manger. L'histoire romaine nous fournit plusieurs exemples de buveurs extraordinaires, qu'il est bon de citer à table. Les femmes mêmes se livraient au vin ; et on en a vu qui, à toutes les santés qu'elles portaient, buvaient autant de coups qu'il y avait de lettres en leur nom. Pison fut fait prêteur par Tibère, pour avoir bu pendant trois nuits. Flacus eut la province de Syrie pour un pareil exploit. Novellus avala trois grandes mesures de vin, en présence du même empereur....

Le *Journal des Défenseurs*, en rendant compte de la Gastronomie avec beaucoup d'indulgence, m'a indiqué l'anecdote suivante :

« Le maréchal de Villars avait un suisse qui mangeait énormément. Le maréchal un jour le fit venir : Combien mangerais-tu d'aloyaux ? lui dit-il.—Ah ! monseigneur, pour moi falloir pas beaucoup, cinq à six tout au plus. --Et combien de gigots ?--De gigots ! pas beaucoup, sept à huit.--Et de poulardes ?-- Oh ! pour les poular-

des, pas beaucoup, une douzaine. -- Et de pigeons ?-- Oh ! pour ce qui est de pigeons, monseigneur, pas beaucoup, quarante, peut-être cinquante, selon l'appétit.--Et des alouettes ? --Des alouettes, monseigneur, toujours. »

33 PAGE 69, VERS 12.

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

Le bailli de Suffren étant à Achem, dans l'Inde, une députation de la ville vint lui demander audience au moment où il était à table. Comme il était gourmand et n'aimait point à être troublé dans ses repas, il imagina plaisamment, pour se débarrasser de la députation, de lui faire dire qu'un article de la religion chrétienne défendait expressément à tout chrétien à table de s'occuper d'autres choses que de manger, cette fonction étant d'une grande importance. La députation se retira très respectueusement, en admirant l'extrême dévotion du général français.

34 PAGE 75, VERS 11.

Ainsi finit Vatel, victime déplorable,
Dont parleront long-temps les fastes de la table.

Voici la lettre où madame de Sévigné rend compte de cet événement à madame de Grignan. Je me suis servi de ses propres termes, autant que la poésie a pu me le permettre :

« Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu parsemé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa : il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur; voici une affaire que » je ne supporterai pas ». Il dit à Gourville : « La tête » me tourne; il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-» moi à donner des ordres ». Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince; M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Va-» tel, tout va bien; rien n'était plus beau que le souper » du roi ». Il répondit : « Monseigneur, votre bonté » m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables.

» -- Point du tout, dit M. le prince, ne vous fâchez » point, tout va bien. » Minuit vient : le feu d'artifice ne réussit point ; il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout ; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée ; il lui demande : « Est-ce là tout? — Oui, » monsieur ». Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne vinrent point ; sa tête s'échauffait ; il crut qu'il n'y aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville ; il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai point » à cet affront-ci ». Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels, qu'il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura ; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort, on loua et blâma son courage.... »

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

35 PAGE 82, VERS 11.

C'est ainsi qu'un héros célèbre à plus d'un titre,
A daigné dans Potsdam adresser une épître
A l'illustre Noël, digne du noble emploi
De commander en chef les cuisines d'un roi.

Le grand Frédéric a adressé l'épître suivante à Noël, son cuisinier : ce n'est assurément pas pour cette épître qu'il a été proclamé grand ; il faisait les vers en roi qui a droit de compter sur les applaudissements, et qui se souciait peu apparemment de les mériter en ce genre.

AU SIEUR NOEL, MAITRE-D'HOTEL.

Je ne ris point; vraiment, monsieur Noël,
Vos grands talents vous rendent immortel.
Sans doute il est plus d'un moyen de l'être :
Qui dans son art surpasse ses égaux,
Qui s'aplanit des chemins tout nouveaux,
Est dans son genre un habile, un grand maître.
Des cuisiniers vous êtes le héros.

Vous possédez l'exacte connaissance
Des végétaux; et votre expérience
Assimilant discrètement leurs sucs,
Sait les lier au genre de ses sauces,
Au doux parfum des jasmins et des roses,
Qui font le charme et des rois et des ducs.

Si quelque jour il vous prend fantaisie
D'imaginer un ragoût de momie;
En l'apprêtant de ce goût sûr et fin,
Et des extraits produits par la chimie,
L'illusion, le prestige et la faim
Nous rendront tous peut-être anthropophages.

Mais non, laissons ces repas aux sauvages ;
Même épargnons la chair des animaux ;
Prodiguez-nous plutôt ces végétaux ;
Ils sont plus sains, plus faits pour nos usages.

Que de filets par vous imaginés,
Que de pâtés par vos mains façonnés,
Que de hachis, de farces délectables,
Dont nos palais toujours plus enchantés,
Sont mollement chatouillés et flattés !

Auteur fécond de ces mets admirables,
Que cent festins ne sauraient épuiser,
Vous inventez et savez composer
Ce que jamais aucun de vos semblables
Ne produisit pour s'immortaliser.

Aussi jamais, croyez-moi, la cuisine
Égyptienne, ou grecque, ou bien latine ;
Ne put atteindre à la perfection
Où la porta votre esprit qui combine,
Et votre vive imagination.

Ce Lucullus, fameux gourmet de Rome,
Dans ses banquets, au salon d'Apollon,
Festins fameux que Cicéron renomme,
Ne goûta rien d'aussi fin, d'aussi bon,
Que cette bombe à la Sardanapale,
Ce mets des dieux, qu'aucun ragoût n'égale,
Dont vous m'avez régalé ce midi.

Si l'on pouvait ranimer Épicure;
Si la vertu de quelque saint hardi
Pouvait encor le rendre à la nature,
Combien Noël en serait applaudi!
Il choisirait Noël pour son apôtre:
Il l'est déjà; car son travail vanté,
En tout palais prêche la volupté;
A nous tenter plus séduisant qu'un autre,
Il est vainqueur de la frugalité;
Et surpassant le philosophe antique,
Noël réduit ses leçons en pratique;
Ses mets exquis amorçant les Prussiens,
Les ont changés en Épicuriens.

Au temps passé, la volupté grossière,
Sans méditer sur des mets délicats,

Se contentait de surcharger les plats,
Pour assouvir sa dent carnassière.
On était loin de nos raffinements;
On ignorait nos assaisonnements;
On recherchait la viande la plus rare :
Ce qui coûtait le plus passait pour bon.

Pétrone ainsi peint le festin bizarre
Que lui donna certain Trimalcion.
On y servait avec profusion
Des animaux entiers de toute espèce,
D'un porc surtout le cadavre hideux,
Si révoltant, si choquant à nos yeux,
Fut étalé, rôti tout d'une pièce.
Dès que ses flancs furent tranchés en deux,
On en tira l'oiseau brillant du Phase,
Chapons, dindons, bec-figues et perdrix.
Les conviés tous ravis, en extase,
A cet aspect jetèrent de grands cris;
Le cuisinier fut loué par bêtise,
Chacun mangea selon sa friandise;
On dévora le porc et ses débris.

Qui servirait à présent à ses hôtes
Un tel repas? Au lieu d'être loué,

Des successeurs des Térences, des Plautes
En plein théâtre on serait bafoué.
Les fins gourmets, à table délicate,
Ne souffrent point qu'un chétif gargotier
Grossièrement travaille à la Sarmate.
On veut surtout, qu'habile en son métier,
Par des ragoûts dont la saveur nous flatte,
L'artiste ait l'art de nous rassasier.
Il faut encore, et j'allais l'oublier,
Que toute table élégamment servie,
Évite en tout l'air d'une boucherie ;
Qu'un rôt coupé ne soit jamais sanglant :
Un tel objet d'horreur est révoltant.
Un cuisinier qui brigue la louange,
Doit déguiser les cadavres qu'on mange.
En cent façons il peut les disséquer ;
D'ingrédients il compose un mélange ;
La farce enfin lui sert à tout masquer.

Voilà par où le fameux Noël brille ;
Il imagine, et jamais il ne pille
De vieux menus d'autres maîtres-d'hôtels ;
C'est un Newton dans l'art de la marmite,
Un vrai César en fait de lèchefrite ;

Et, surpassant nos héros actuels,
Il les vaut tous aux palais sensuels.

Mais si ces vers tombaient à l'improviste
Entre les mains d'un bourru janséniste,
Zélé dévot et prompt à s'enflammer,
Je crois d'ici l'entendre déclamer
Contre ce monstre impie ou sybarite,
Qui prôna trop la volupté maudite,
Et vous loger l'auteur, sans le nommer,
Au gouffre affreux que Lucifer habite.

Tout doux, tout doux, monsieur le cénobite.
Plus de bon sens, de grâce, point d'humeur;
Entre nous deux, c'est la raison, docteur,
Qui seule doit juger notre querelle.
A ses décrets ne soyez point rebelle;
Elle vous dit, si vous pouvez l'ouïr :
« Prétends-tu donc laisser évanouir
» Les dons du ciel qu'il verse en abondance ?
» S'il les donna, selon toute apparence,
» Ce fut afin que l'on en pût jouir. »
User de tout, c'est le conseil du sage,
Savoir jouir sans abuser de rien;

Souffrir le mal, s'il vient, avec courage,
Et bien goûter l'avantage du bien.
Hâtez-vous donc, Noël, servez la table ;
Je sens déjà le parfum délectable
De vos ragoûts ; on vient me les offrir.
Allons goûter de vos métamorphoses ;
Car, puisqu'enfin, si l'on ne veut mourir,
Tout homme doit chaque jour se nourrir,
Ne nous donnez que d'excellentes choses !

36 PAGE 82, VERS 16.

On a senti de loin cet énorme fromage,
Qui doit tout son mérite aux outrages du temps.

Un Allemand nommé *Martin Schookius*, a fait un livre sur cette sorte de fromage, intitulé : *De Aversione Casei* (de l'aversion du fromage). Je n'ai jamais pu me procurer cet ouvrage, qui aurait été d'un grand prix pour moi. On peut, au reste, consulter sur ce savant l'article assez curieux qui lui a été consacré dans la Biographie Universelle. Cela me fait souvenir d'avoir lu quelque part qu'un autre Allemand avait fait un gros livre sur un zest de citron : c'est le comble de l'art et du talent.

37 PAGE 92, VERS 9.

Qu'un ignorant artiste, émule de Mignot,
Nouvel empoisonneur, assaisonne leur pot.

Mignot, cuisinier, vivait du temps de Boileau. Celui-ci le traita, comme on sait, d'empoisonneur, dans sa satire du Repas. Le cuisinier offensé porta sa plainte au magistrat, qui le renvoya en lui disant que l'injure dont il se plaignait n'était qu'une plaisanterie dont il devait rire tout le premier. Cette raison, bien loin d'apaiser le traiteur, ne fit qu'irriter sa colère : il résolut de se faire justice lui-même. Il s'avisa d'un expédient tout nouveau. Il avait la réputation de faire d'excellents biscuits, et tout Paris en envoyait chercher chez lui. Il sut que l'abbé Cottin avait fait une satire contre Boileau, leur ennemi commun : Mignot la fit imprimer à ses dépens ; et quand on venait demander des biscuits, il les enveloppait dans la feuille qui contenait la satire imprimée, afin de la répandre dans le public, associant ainsi ses talents à ceux de l'abbé Cottin. Quand Boileau voulait se réjouir avec ses amis, il envoyait chercher des biscuits chez Mignot, pour avoir la satire de Cottin. Cependant la colère de Mignot s'apaisa, quand il vit

que la satire où Boileau le traitait d'empoisonneur, loin de le décrier, l'avait rendu célèbre. En effet, depuis ce temps-là, tout le monde voulait aller chez lui. Mignot s'est enrichi dans sa profession, et il faisait gloire d'avouer qu'il devait sa fortune à Boileau.

FIN DES NOTES.

LETTRE

CRITIQUE, POLITIQUE, MORALE ET PHILOSOPHIQUE,

A L'AUTEUR

DU POËME DE LA GASTRONOMIE.

Votre poëme a eu du succès, monsieur; vous avez bien dû vous imaginer que je ne le laisserais pas passer sans l'attaquer; et c'est ce que je vais faire, de manière à ce qu'il ne puisse s'en relever, non plus que vous; car un poète est tellement identifié avec ses vers, qu'on ne peut les frapper sans

qu'il s'en ressente toute sa vie. Vous vous en ressentirez donc, à ce que j'espère. Je ne vous connais point; je ne vous ai jamais vu; mais je jouis d'avance de votre rage, de votre désespoir, et des grimaces que vous allez faire en lisant cette lettre.

Avant d'entrer en matière, je dois dire un petit mot de votre personne. Je vous soupçonne fort, si vous voulez que je vous le dise, d'avoir toutes sortes de vices et de mauvaises habitudes; et je crois que je ne risque rien d'abord de vous habiller à la manière du philosophe de Ferney; c'est-à-dire, de vous traiter de *cuistre*, de *cocher de fiacre*, de *vermisseau* et de *chien hargneux*... Ce sont là des termes d'usage qui, à la vérité, ne tirent pas à conséquence; mais je me réserve de prendre des informations sur votre vie privée, sur vos amis, sur vos liaisons particulières; et, à la suite de tout cela, il y aura bien du malheur, et je serai un sot, si je ne fais pas de vous un homme à jeter par les fenêtres.

Vous débutez par dire que *vous n'êtes point jaloux*. Vous en imposez sûrement au public. En

vôtre qualité de mauvais poète, vous devez être jaloux comme un tigre ; et je suis sûr que vous entrez en fureur toutes les fois qu'il vous tombe entre les mains de bons vers, quand ce ne serait que les miens, qui sont entre les mains de tout le monde. Quant aux vôtres, je les examinerai de près, vous pouvez y compter ; et je n'en laisserai pas échapper un seul sans y trouver une faute ou une sottise, s'il plaît à Dieu.

Vous dites, d'après le cinquième livre d'Athénée, qu'un certain Archestrate, ami d'un des fils de Périclès, a composé une GASTRONOMIE ; et vous donnez à entendre, dans une note, que ce poëme n'est pas venu jusqu'à nous. Je gagerais bien que vous l'avez déterré dans quelque coin, et que vous en avez pris tout ce qui vous a convenu. Vous voilà donc dépouillé du mérite de l'invention, et réduit au titre de plagiaire, qui est le plus infâme qu'il y ait dans la littérature.

Voyons quelques-unes de vos assertions sur la cui-

sine des anciens. Vous dites dans votre premier chant :

Dans un jour d'appareil, une biche, un mouton,
Suffisaient au dîner des vainqueurs d'Ilion.
Ulysse fut, dit-on, régalé chez Eumée,
De deux cochons rôtis qui sentaient la fumée.
Pour donner un repas plus honnête et plus beau,
Le fils de Télamon fit bouillir un taureau.

Où avez-vous pris, monsieur, que les cochons qu'on servit à Ulysse sentaient la fumée ? Homère ne dit pas un mot de cela ; je n'ai rien trouvé de semblable dans les commentateurs ; et vous avez pris, comme on dit, cette fumée sous votre bonnet. Ulysse trouva, au contraire, ces cochons excellents et cuits à propos. Mais cela n'est rien, et vous en dites bien d'autres.

Et les Orientaux, plus savants cuisiniers,
Mélangèrent leurs mets d'une façon nouvelle,
Des premiers fricandeaux donnèrent le modèle....

Vous avancez là un fait dénué de tout fondement. Les fricandeaux nous viennent évidemment d'Italie, et ne remontent pas plus loin que le beau siècle de Léon X; ils ne sont guère connus en France que depuis l'époque où Catherine de Médicis amena avec elle des cuisiniers de Florence, lesquels introduisirent l'usage de larder des tranches de veau, et même de bœuf.

Passons à une autre de vos bévues.

Des ragoûts les plus fins Marc-Antoine idolâtre,
Au sortir d'un dîner donné pour Cléopâtre,
Ivre de bonne chère, et grand dans ses amours,
Fit présent d'une ville avec ses alentours
A l'artiste fameux qui traita cette reine;
Présent digne en effet de la grandeur romaine!

Avouez que les *alentours* sont là uniquement pour la rime. J'ai relu à ce sujet Tite-Live, Sénèque, et tous les historiens du temps; tous me prouvent que vous en imposez, et que Marc-Antoine s'est

contenté de donner la ville sans les alentours. Quand on cite les anciens, monsieur, il faut être exact, et ne pas induire le public en erreur sur les choses les plus importantes. Mais voyons un peu votre second chant. Dès votre début, vous osez attaquer un sexe dont le mérite a été prouvé jusqu'à l'évidence par un poëme nouveau. Voici une de vos calomnies :

> Vous n'éviterez pas, aux pieds de vos maîtresses,
> Les noires trahisons de ces enchanteresses,
> Qui, sur le chevet même où dort la volupté,
> Rêvent la perfidie et l'infidélité.

Vous ignorez, monsieur, ou vous feignez d'ignorer que l'infidélité et la perfidie ne doivent plus tourner à la honte des femmes, depuis que Legouvé a dit, en parlant d'une femme fort méritante : *Vertueuse adultère !* Le même poète a dit de plus, à la louange des femmes, que sans elles nous n'aurions ni mère, ni grand'mère, ni tante, ni nièce, ni sœur. D'après cela, monsieur, vous feriez bien de

vous taire sur leur compte, si vous n'avez rien à ajouter à cette vérité.

Vous poussez l'impertinence beaucoup plus loin, quand vous dites que nous n'avons plus l'estomac de nos pères, et que les progrès des lumières semblent avoir changé nos appétits..... Vous osez attaquer le siècle des lumières, et vous voudriez faire croire que les estomacs ont dégénéré ! Apprenez, monsieur, que les savants et les philosophes ont toujours le même appétit qu'au siècle d'Auguste et de Louis XIV. Si vous n'êtes pas ruiné, comme vous méritez de l'être, donnez-moi un jour à dîner, et je vous convaincrai de la fausseté de votre assertion. Je veux bien croire que certains estomacs se sont rétrécis : beaucoup de gens, il est vrai, mangent leur bien sans appétit ; mais cela ne vous regarde pas. J'ai ouï dire d'ailleurs que vous étiez très-sobre vous-même, et que vous ne buviez que de l'eau ; ce qui est une preuve, pour le dire en passant, d'un caractère faux et dissimulé, comme le dit très-bien le citoyen de Genève.

Mais comment vous permettez-vous, dans le même passage, d'attaquer et de tourner en dérision la mélancolie, qui est devenue à la mode, et dont toutes les femmes spirituelles font maintenant profession ! On voit bien que vous n'avez jamais vu que la mauvaise compagnie. Vous n'êtes pas en état d'apprécier ce sentiment exquis et profond qui fait les délices de toutes les sociétés d'un certain ordre, et vous ne savez pas ce qu'il y a à gagner avec les femmes mélancoliques.

Dans un autre passage de votre poëme, vous renvoyez dédaigneusement ceux qui ne sont point satisfaits,

Au CUISINIER FRANÇAIS,
Au TRÉSOR DE COMUS, catéchisme ordinaire
De l'artiste grossier, du valet mercenaire,
Qui pense avoir atteint le secret de son art,
Quand il sait apprêter une omelette au lard.

Je suis du nombre de ceux qui ne sont point satis-

faits, et je préfère le CUISINIER FRANÇAIS à votre impertinente GASTRONOMIE : il est, sans contredit, mieux écrit, mieux pensé, mieux raisonné. Dans votre second service, vous êtes obligé d'avoir recours à ce chef-d'œuvre que vous dénigrez, et vous empruntez sans façon de lui le précepte de *servir chaud*. Ce n'était pas la peine de vous déchaîner contre un livre que vous pillez, dont la réputation est faite, et qui n'a jamais été critiqué dans aucun journal.

Vous déclamez ensuite contre la botanique, que vous ne savez pas, et sur le compte de laquelle pourtant vous vous exprimez ainsi :

Fuyez la botanique et sa nomenclature.
N'allez pas, dans vos champs épluchant la verdure,
Sur une herbe inutile exercer votre esprit,
Vous transir dans un pré pour faire l'érudit,
Feuilleter Adanson, Tournefort ou Linnée,
Et sur un *aconit* pâlir une journée.

Vous oubliez, monsieur, que la botanique est une des branches essentielles de la cuisine, puisqu'elle

nous aide à séparer les bonnes herbes d'avec les mauvaises, et à distinguer les choux et les épinards d'avec les *bistortes*, les *polypodes* ou l'*aigre-moine*.....

Votre dessert ne vaut pas mieux que vos deux services. Vous proscrivez indécemment les conversations sur la *liberté*, sur l'*égalité*, comme si ce n'était pas l'usage de parler de ces sortes de choses à table, et comme si on ne savait pas qu'il a été fait plus d'une constitution *entre la poire et le fromage*.

J'ai remarqué que, dans votre poëme, vous ne dites pas un seul mot de la géométrie, de la chimie, du galvanisme, de la vaccine et de la politique; ce qui me persuade de plus en plus que vous êtes un ignorant.

J'attends votre réponse, et j'examinerai ensuite votre style.

Signé BAVIUS.

RÉPONSE.

Je jouissais tranquillement de ma gloire, monsieur, dans la petite chambre où je me suis retiré, lorsque votre critique est venue m'y trouver. Hélas ! elle a détruit toutes les illusions qui m'entouraient, et je me suis trouvé tout à coup dans une solitude affreuse.

Je ne chercherai point à me défendre des qualifications que vous me donnez, trop légèrement peut-être : mais puisque vous les avez empruntées d'un auteur célèbre, il n'y a rien à dire. Je ne mets d'intérêt qu'à mon poëme, qui m'est plus cher que la vie ; je passe donc condamnation sur tout le reste. Cependant je vous demande grâce pour ma famille,

qui est fort honnête, et qui est bien innocente dans cette affaire, puisqu'elle a toujours cherché à me détourner du commerce des Muses, avec lesquelles elle n'a jamais eu de communication directe. Je vous conjure de ne pas la rechercher à cause de moi, et de ne point rejeter sur mes père et mère les fautes que je puis avoir commises contre les règles de la versification et de la littérature. Quant à moi, qui me suis livré au public par la voie de l'impression, il est bien juste que vous vous empariez de mon ouvrage pour le critiquer. Je sais que, pour le faire avec fruit, il faut nécessairement que vous commenciez par jeter de la défaveur sur ma personne ; et c'est ce que vous avez opéré adroitement, en me traitant de *cuistre*, de *cocher de fiacre*, de *vermisseau* et de *chien hargneux*, qui sont des titres fort désagréables, je vous assure, et qui tirent bien plus à conséquence que vous ne pensez, auprès des personnes surtout qui ne savent pas que ce sont des termes d'usage.

Je hasarde un mot en faveur de mon poëme. Je

débute, il est vrai, par dire que je ne suis point jaloux ; mais si j'ai eu quelques mouvements de jalousie, ce ne peut être contre vous. Vos vers, que vous dites être entre les mains de tout le monde, ne sont point encore tombés entre les miennes ; je n'ai lu de votre composition que les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : je n'ai pas lieu, il est vrai, d'en être pleinement satisfait ; mais je n'en rends pas moins justice à votre talent ; je vous reconnais pour mon maître, pour mon régent, et je me courbe sous la verge de votre critique, avec toute l'humilité d'un *vermisseau*.

J'ai pris sur moi, je l'avoue, d'avancer que les cochons rôtis qu'Eumée offrit à Ulysse sentaient la fumée. Je conviens qu'Homère n'en fait aucune mention, non plus que madame Dacier, qui n'aurait pas manqué de traduire aussi la fumée, s'il y en avait eu, car elle a traduit littéralement ; mais jai dû présumer le cas, d'après toutes les probabilités et d'après les faibles connaissances que je puis avoir en cuisine. Il est difficile, en effet, qu'une pièce aussi volumineuse

qu'un cochon puisse cuire convenablement à la broche, sans contracter un goût de fumée : d'ailleurs, ce goût n'était point désagréable aux Grecs, et je ne me suis pas élevé jusqu'à faire un poëme, sans savoir que les anciens avaient l'habitude de suspendre presque toutes leurs viandes à la cheminée pour les faire fumer : mon assertion n'a donc rien de trop aventuré. Vous pouvez, du reste, consulter tous les rôtisseurs de Paris ; aucun d'eux assurément ne se chargera de vous faire rôtir un cochon tout entier, en vous garantissant la fumée. Vous auriez bien voulu aussi me chicaner sur le taureau bouilli donné par Ajax. Ce fait paraît d'abord plus suspect encore, puisque cela suppose une marmite énorme, et dont il n'y a point d'exemple dans les modernes ; mais heureusement le texte est précis.

Je ne pense pas avoir eu tort de dire que les Orientaux donnèrent les premiers *modèles des fricandeaux*. Il est certain qu'ils surent les premiers employer le lard. Sans doute ils le faisaient avec moins d'art que nous, et peut-être ne connaissaient-ils pas

l'usage de ces petites lardoires avec lesquelles on a commencé à piquer le veau d'une manière aussi ingénieuse que délicate, dans le beau siècle de Léon X, auquel je ne disputerai pas l'avantage d'avoir porté les fricandeaux à leur perfection.

Quant à la ville que donna Antoine à son cuisinier pour récompense, je conviens que l'histoire ne fait point mention des *alentours*. De bonne foi, comme vous le dites, je les ai ajoutés pour rimer avec les *amours*. Cependant il est présumable que la ville en question avait quelques dépendances nécessaires ; et il est impossible que le cuisinier d'Antoine, en vertu de la donation à lui faite, n'eût pas au moins le *vol du chapon* autour de sa propriété.

C'est à tort, monsieur, que vous m'accusez de dénigrer le beau sexe et de rire aux dépens de la mélancolie. Voyez mon dessert, où j'ai dit :

Messieurs, avez-vous lu la nouvelle brochure ?
Que de biens sont promis à la race future !
Une femme nous dit et nous prouve en effet
Qu'avant quelques mille ans l'homme sera parfait ;

Qu'il devra cet état à la mélancolie.
On sait que la tristesse annonce le génie.
Nous avons déjà fait des progrès étonnants :
Que de tristes écrits ! que de tristes romans !
Des plus noires horreurs nous sommes idolâtres,
Et la mélancolie a gagné nos théâtres.

Quant au beau sexe, je crois m'être suffisamment justifié envers lui dans une épître qui suit mon poëme, et qui a pour sujet l'usage de la mélancolie. Je vous y renvoie.

Je vous en veux beaucoup, monsieur, d'avoir cherché malicieusement à me brouiller avec ma mère, ma grand'mère, mes tantes, mes nièces, mes sœurs, et surtout avec ma maîtresse ; mais j'espère que je me suis suffisamment justifié auprès d'elles, et qu'elles finiront par me rendre justice.

Il me reste à me laver du tort que j'ai à vos yeux de n'avoir pas parlé, au dessert, de géométrie, de chimie, de galvanisme, et de vaccine. Quant à la chimie, je ne méritais pas ce reproche, et vous savez

mieux qu'un autre que la cuisine est la plus belle partie de la chimie. J'ai eu tort, il est vrai, de ne point parler du galvanisme, attendu qu'il doit nous rendre immortels, et que, d'après votre lettre, monsieur, je ne dois plus compter sur d'autre immortalité que celle que les médecins donnent aux grenouilles. J'avoue que j'ai omis de parler de politique; mais j'en ai donné la raison dans ces vers :

> Mes amis, mon système est, lorsque j'ai dîné,
> De trouver tout parfait et tout bien ordonné.

J'aime à croire que vous pensez comme moi, et je regrette que vous ayez parlé à jeun de mes productions.

Je vous salue.

POÉSIES FUGITIVES.

POÉSIES FUGITIVES.

DIALOGUE

ENTRE UN POÈTE ET SA MUSE.

***

LE POÈTE.

Quelle étrange fureur te porte à me poursuivre ?
Sans toi, serais-je un sot, et ne saurais-je vivre ?
Muse, pour être heureux et pour me faire aimer,
Ai-je toujours besoin d'écrire et de rimer ?
Eh ! pour Dieu, laisse-moi m'occuper d'autre chose,
Vaquer aux soins divers que le devoir m'impose.

LA MUSE.

Tu n'y vaqueras point. Je me fais une loi
De ne te point quitter, de m'attacher à toi,
De t'occuper sans cesse à la ville, au village,
Et de ne point souffrir que ton esprit volage
Jamais en aucun lieu puisse avoir d'autre emploi
Que celui de rimer et de songer à moi.

LE POÈTE.

J'avais pensé d'abord, en te rendant hommage,
Faire de cette intrigue un simple badinage,
Te prendre, te quitter au gré de mes désirs,
Comme un amant léger, amoureux des plaisirs;
Mais en toi je crois voir une épouse acharnée,
Qui fait valoir les droits d'un fâcheux hyménée,
Qui du lit nuptial me faisant approcher,
En vertu d'un contrat me force à me coucher...

Tu le veux, j'y consens et je reprends la plume ;
Mais en de vains projets mon esprit se consume :
Sur des sujets tout neufs il voudrait s'exercer ;
J'écrirais assez bien si je savais penser ;
Penser avant d'écrire est pourtant nécessaire :
Je voudrais m'éloigner de la route vulgaire ;
Je voudrais que mes vers, semés de nouveaux traits...

LA MUSE.

Rime toujours, mon cher, tu penseras après.

LE POÈTE.

Que vais-je faire, enfin ?

LA MUSE.

Fais une tragédie.
Déterre dans l'histoire ou la mythologie,
Quelque vieil assassin, quelqu'illustre bourreau ;
Enchâsse ses forfaits dans un cadre nouveau ;

Fais dans tes vers sanglants, dans tes scènes hardies,
Admirer ses fureurs aux tiennes réunies.
Toucher ne suffit plus : tâche de faire peur ;
Sonde, avec Lemercier, les abîmes du cœur.
Rajeunis à ton tour d'antiques parricides,
En remuant encor la cendre des Atrides.

LE POÈTE.

Hélas ! de tels sujets ne me conviennent pas,
Et je n'ai pas de goût pour les assassinats.
Je sais bien qu'aujourd'hui le parterre s'ennuie,
Quand tout ne finit pas par une hémorrhagie :
Je ferais malgré moi plaisanter mes héros,
Et les tiendrais toujours sains, gaillards et dispos.

LA MUSE.

Eh bien ! puisque le sang te déplaît sur la scène,
De Molière et Regnard aborde le domaine.

LE POÈTE.

Eh ! que faire après eux ? Ils ont tout moissonné.
Il ne nous reste plus qu'un champ infortuné.

LA MUSE.

Rire est une sottise en ce siècle risible ;
En bonne compagnie il n'est plus admissible ;
Il est aux boulevards à peine pardonné ;
Méprisé du beau sexe, il est abandonné
Aux bourgeois du Marais, aux courtauds de boutiques
Qui n'ont pas le moyen d'être mélancoliques.

LE POÈTE

Je renonce à briller au Théâtre-Français,
Si la tristesse seule y donne du succès.

LA MUSE.

Eh bien ! sur l'épopée il faut monter ta lyre ;
Fais un poëme.

LE POÈTE.

Il faut que le public respire.
De poëmes sans fin nous l'avons harassé :
On en a fait, je crois, quatre cents l'an passé.
Moi-même j'ai grossi le catalogue immense
De ces productions qui désolent la France :
J'ai, d'un ton didactique, appris à l'univers,
L'art de boire et manger en quatorze cents vers :
Tu le sais.

LA MUSE.

Je t'attends aux œuvres fugitives.
La Loire ou le Lignon n'ont-ils pas sur leurs rives
Quelques Amaryllis, ou quelques Margotons
Que l'on puisse adorer et poursuivre en chansons ?
Aux lieux qu'ont illustrés les Hylas, les Sylvandres,
On doit, même en vers durs, dire des choses tendres.

L'amour te fournira des traits intéressants,
Qu'on peut rendre fort beaux, quoique vides de sens.
A des amis, en l'air, adresse des épîtres;
Dis-leur qu'ils sont du goût les souverains arbitres.
Ensuite, à leur défaut, réponds-toi poliment;
N'épargne pas l'éloge à ton heureux talent.
C'est ainsi qu'en usant d'innocents stratagèmes,
Ceux qui manquent de gloire en composent eux-mêmes.
Enfin, si ton esprit sec, aride et brutal,
Ne peut arriver même au plus froid madrigal,
Les Grecs et les Latins ont de quoi te suffire;
Ils sont là toujours prêts à se laisser traduire.
Je t'offre leur esprit pour le mêler au tien:
C'est un mélange utile, et qui ne coûte rien.
Traduis-les en détail, pour épargner ta peine;
Donnes-en des fragments une fois par semaine;
Et bientôt, sans effort, avec l'aide du temps,
Tu te feras un nom de fragments en fragments.

LE POÈTE.

J'emploîrais volontiers ce moyen salutaire ;
Mais la langue des Grecs ne m'est pas familière ;
Et souvent, pour comprendre un poète latin,
J'ai besoin d'implorer l'aide d'un calepin ;
Je craindrais de tomber en d'étranges méprises,
Et de faire aux anciens dire quelques sottises.

LA MUSE.

Je te tiens sur ce point suffisamment instruit.
On ne lit pas, mon cher, les auteurs qu'on traduit ;
Il vaut mieux s'en fier aux versions en prose.
Un poète traduit librement, et pour cause ;
Il imite plutôt. Aux auteurs imités,
Il ne manque jamais de prêter des beautés.....
Horace, Juvénal, Ovide et leurs semblables,
A force d'être beaux ne sont plus connaissables.

Ne balances donc plus, et fais-toi traducteur ;
D'être jamais traduit tu perds l'espoir flatteur,
Mais du moins te voilà dans un chemin facile,
Où, sans rien inventer, l'esprit paraît fertile.
Embellir les anciens est un soin assez beau ;
Dans le premier musée, associé nouveau,
Lis du haut d'une estrade, entre quatre chandelles,
Tes œuvres à la fois antiques et nouvelles.
Par des gestes galants, par des airs gracieux,
Des Saphos du quartier fixe sur toi les yeux.
Leurs mains à t'applaudir se tiendront toujours prêtes,
Les bravos partiront de toutes les banquettes.....
Que sait-on... quelque jour, dans un heureux moment,
La chose peut aller jusqu'au couronnement.

LES VOYAGES

PHILOSOPHIQUES.

HEUREUX qui par le Ciel fixé dans ses foyers,
Y soupire en repos ses amours casaniers ;
Qui ne va point courir, loin de sa bien-aimée,
Sur les pas de la gloire ou de la renommée ;
Que des soins inquiets ne viennent point chercher ;
Qui, fidèle à son toit ainsi qu'à son clocher,
Peu jaloux de s'instruire aux terres étrangères,
Ne veut pas surpasser le savoir de ses pères !

Qu'ont appris loin de nous ces hardis voyageurs,
Du sol de la patrie imprudents déserteurs?
Ont-ils, sur les débris de Rome ou de la Grèce,
Découvert le bonheur ou conquis la sagesse?
En ont-ils rapporté, pour fruit de leurs labeurs,
Une vertu plus pure et de plus douces mœurs?
Le Ciel a-t-il béni leur généreuse course
Vers la Zone torride ou les glaces de l'Ourse?
Non, sans doute. On voit trop de pédants vagabonds
Fatiguer les deux mers, les plaines et les monts:
Ces docteurs ambulants, suivis de leurs systèmes,
Ont descendu partout, excepté dans eux-mêmes.
Ils savent justement, sur le bout de leurs doigts,
Ce que pense un Huron, un Cafre, un Iroquois.
A les peindre en tout point leur éloquence brille;
Mais ils ont en courant oublié leur famille.
Des bords de l'Orénoque ils aiment le séjour;
Mais la rive natale a perdu leur amour;

Ils ne forment des vœux que pour les antipodes.
Ils vont de l'Orient visiter les pagodes,
Admirer les débris du culte des païens :
On ne les voit jamais dans les temples chrétiens.
Le Dieu qui les conduit et les protége encore,
Le cède aux Manitous que l'Algonquin adore ;
Ils ont des sentiments touchants et fraternels
Pour la grande famille et pour tous les mortels ;
Ils portent dans leur sein des nations entières,
Et n'ont pas un ami dans un monde de frères.
De leur hôtellerie ils lisent dans les cœurs,
Et sur les grands chemins s'érigent en penseurs.
Où sont les résultats de leurs grandes pensées,
De tant de notions à la course amassées ?
Leurs journaux, il est vrai, prennent soin d'avertir
Qu'arrivés à telle heure et prêts à repartir,
Ils sont allés plus loin pour repartir encore ;
Qu'ils se sont en tel lieu levés avant l'aurore.

L'Univers est heureux s'il n'est pas condamné
A savoir tous les jours comme ils ont déjeuné ;
Et s'ils ne datent pas, avec exactitude,
Leurs moindres actions à chaque longitude.
Il est vrai que parfois, pour charmer les lecteurs,
Sur leurs descriptions ils sèment quelques fleurs ;
Ils savent embellir les lieux les plus barbares,
Et de leur rhétorique ils ne sont point avares.
La nature partout reverdit sous leur main,
Et pour faire briller le galant écrivain,
Il leur importe peu, trop ardents à décrire,
De tromper l'Univers qu'ils prétendent instruire...
Peu m'importe à mon tour : je rends grâce à leur soin,
Et de la vérité je n'ai pas grand besoin ;
Mais si je suis jaloux parfois de la connaître,
De courir après elle ils me laissent le maître ;
Je puis partir aussi pour aller recueillir
Des détails plus exacts... et le droit de mentir.

Ah ! messieurs, poursuivez vos recherches profondes.
Sachez ce qui se passe aux bornes des deux mondes;
Faites le tour du globe et ne vous arrêtez
Que devant les horreurs des lieux inhabités.
Errez, s'il vous convient, avec votre génie,
Sur le vieux Groënland et la Californie,
Sur la mer Pacifique et la Terre-de-Feu;
Voyez les Patagons, et dites-nous un peu
S'ils ont huit pieds de haut, et si dans leurs tanières
Vous avez remarqué le progrès des lumières.
Tâchez de pénétrer sur le sol des Chinois :
Bravez leur défiance et leurs prudentes lois;
Ne perdez point courage, et quoiqu'on vous destine,
Obstinez-vous à voir vos frères de la Chine....
Je ne vous suivrai point dans ces lieux écartés;
Ma devise est : Malheur aux hommes transplantés.
Je m'attache au canton, je me cloue au rivage
Où mes jours commencés ont coulé sans orage.

A le fuir quelquefois si l'on peut m'obliger ;—
On n'obligera point mon cœur à voyager ;
Il ne quittera pas cette plaine féconde
Où la Loire a fixé le chemin de son onde,
Où ma Muse parfois, s'égarant en ses vers,
Seule voyage au loin et parcourt l'Univers.
Aux dieux, aux demi-dieux elle fait sa visite ;
Mais le soir plus contente elle revient au gîte
Parler à l'amitié sans art et sans pathos,
Des douceurs qu'elle ajoute aux douceurs du repos ;
Lui dire qu'il n'est point sous la voûte éthérée
De plus riant séjour, de plus douce contrée,
Que celle où je revois, dans la paix des hameaux,
Toujours la même amie et des printemps nouveaux.

COUPLETS

A MADEMOISELLE CLARA.

Déja je n'osais plus aimer
Les Muses qui charmaient ma vie ;
J'abjurais l'ardeur de rimer
Qu'un peu de gloire avait suivie...
Mais quels accents doux et touchants
Rejettent mes vaines excuses !
Clara sollicite mes chants :
Je dois chérir encor les Muses.

J'oubliais les filles des Dieux :
Soudain Clara me les rappelle.
J'entends son luth mélodieux
Imiter la lyre immortelle.
Elle danse, et je me souviens
D'avoir vu danser Terpsichore.
Muses, c'en est fait, je sens bien
Qu'il faut vous cultiver encore.

Je vois dans ses légères mains
Le pinceau, rival de la lyre.
Pour ravir encor les humains,
La toile s'anime et respire.
Muses, tout me ramenera
Au charme qui vous environne.
Quand vous respirez dans Clara,
Le moyen qu'on vous abandonne ?

LES TROIS CONSEILS.

CONTE

TIRÉ DE L'ITALIEN DE STRAPAROLE.

De Straparole avez-vous lu le livre ?
Je veux tâcher de le faire revivre.
Je fais grand cas de ses rares écrits
Qu'on ne lit plus, hélas ! qu'avec mépris,
Dans ce beau siècle à la tristesse en proie,
Où la science a dévoré la joie.

Notre génie est devenu si fort,
Et nous avons de si hautes pensées,
Un si bon ton, des œuvres si sensées,
Que les faiseurs de vieux contes ont tort.
Dans nos salons on entend des lectures :
Ce ne sont plus les bonnes aventures
Que nos aïeux, près d'un large foyer,
Se racontaient pour se désennuyer.
De beaux lecteurs, sous des voûtes superbes,
D'un verre d'eau vers le soir assistés,
Font raisonner leurs timbres humectés,
Et retentir et les noms et les verbes
De leurs discours exactement rimés,
Et de leur poche avec grâce exhumés.
Certes, je crois qu'ils lisent des merveilles ;
Mais l'auditeur, qui prête ses oreilles,
Quoique d'accord que le discours est beau,
Fort poliment bâille dans son chapeau,

Car on l'ennuie avec un art extrême.
J'en puis parler : d'autant que ces messieurs,
Honnêtes gens, que j'estime d'ailleurs,
M'ont fait l'honneur de m'ennuyer moi-même.
J'en suis content et n'y veux plus songer.
Tâchons du moins de ne pas nous venger.
Si cependant malgré moi je me venge,
A Straparole il le faut imputer,
Il en aura le blâme ou la louange.

Malheur à l'homme indocile, effréné,
Qui dédaigna les conseils de son père.
A ses erreurs bientôt abandonné,
Tout le trahit et rien ne lui prospère.

Un gentilhomme existait autrefois
En Italie, au pays des Génois.

Il supportait gaîment, en homme sage,
Quatre-vingts ans sur sa tête amassés.
Tout ce qu'on fait de mieux dans ce grand âge,
C'est de donner des conseils fort sensés,
Que des enfants, trop enclins à mal vivre,
N'écoutent point et ne veulent point suivre.
Le bon vieillard, au terme de ses jours,
Tint à son fils cet honnête discours :

« Prêt à mourir et content de ma vie
» Qu'il plaît au Ciel de vouloir terminer,
» J'ai trois conseils, mon fils, à te donner :
» Peut-être ont-ils quelque bizarrerie ;
» Mais je ne sais quelle secrète voix
» Me les inspire à mon heure dernière.
» Suis-les, du moins, pour l'amour de ton père,
» Qui parle, hélas ! pour la dernière fois.

PREMIER CONSEIL.

» Rappelle-toi, si jamais tu prends femme,
» De lui cacher les secrets de ton âme :
» Car le beau sexe est un sexe indiscret,
» Inconséquent, à jaser toujours prêt.

DEUXIÈME CONSEIL.

» Si par hasard ton hymen est stérile,
» N'adopte pas un enfant étranger.

TROISIÈME CONSEIL.

» Reste chez toi, ne change point d'asile,
» Et ne vas pas t'exposer au danger,
» Cherchant le mieux aux terres étrangères,
» De t'y livrer à des lois arbitraires ».

Disant ces mots, que lui dictait son cœur,
Il rendit l'âme avec calme et douceur.
Son fils ingrat, peu digne d'un tel père,
Ne montra point une douleur sincère.
De ce malheur prompt à se consoler,
Il visita les coffres, les cassettes
Où languissait, sous maintes clefs discrettes,
Un amas d'or pressé de circuler.
D'en bien jouir d'abord il se propose.
L'or enfermé, dit-il, est peu de chose :
Il n'est utile au bonheur des humains,
Que quand il passe et court de mains en mains.
Un homme avare avec de grosses sommes,
Est en effet le plus pauvre des hommes...

Je n'aurais pas blâmé ces sentiments,
Et sur ce point j'eusse été son apôtre.
Je suis un peu du système des gens
Qui n'ont jamais deux écus l'un sur l'autre.

A l'hyménée il lui fallut songer.
On est toujours bien prompt à s'engager ;
Il épousa la belle Théodore ,
Appartenant à de nobles parents ,
Faite à ravir , fière de ses vingt ans ,
Qui n'étaient pas bien révolus encore.
Cette union eut de bien doux moments.
Vive l'hymen dans ses commencements !
Je ne saurais en juger par moi-même ,
Mais par l'amour du moins je le conclus.
Les premiers jours , ah ! bon Dieu , comme on s'aime!
Ensuite , hélas ! comme on ne s'aime plus !
A nos époux tout ne fut pas prospère ;
Après quatre ans d'inutiles désirs ,
A Théodore il manquait d'être mère ;
Un fils eût mis le comble à leurs plaisirs.
Faute d'un fils , espoir de leur famille ,
Ils se seraient contentés d'une fille :

Faible remède à leur ambition :
Car ils tenaient à conserver un nom
Qui n'était pas sans quelque renommée.
On avait vu des Solards, à l'armée,
Tirer l'épée avec distinction ;
Mais tout s'éteint. Les races les plus belles
N'ont pas le don de se rendre immortelles.
En vain l'orgueil en soupire et gémit.
Le plus beau sang se dessèche et tarit.
Sans héritier comme sans héritière,
Solard, malgré les conseils de son père,
Prend le parti d'adopter un enfant,
Pauvre orphelin nourri dans la misère,
Qu'il trouve un jour aux portes d'un couvent.
Il le recueille avec un soin extrême ;
Se prend pour lui d'un paternel amour,
Et le destine à succéder un jour
A ses grands biens, à sa noblesse même.

De ses haillons aussitôt dépouillé,
Félix d'abord, c'est ainsi qu'on le nomme,
Déjà fringant, sémillant, réveillé,
Avait tout l'air d'un petit gentilhomme.

Bientôt Solard, sans notable raison,
Fait le projet de s'éloigner de Gênes;
Contre de l'or il troque sa maison,
Vend ses châteaux, ses jardins, ses domaines,
Et s'en va vivre en un petit État
Que gouvernait le duc de Montferrat.
Il y conduit sa famille, ses coffres.
Le duc l'accueille avec distinction,
Veut qu'à sa cour il vienne sans façon;
Il le cajole, il lui fait maintes offres
De le servir en toute occasion.
Il veut le voir à toutes ses parties:
Ce sont festins, concerts et comédies,

Ballets l'hiver, promenades l'été,
Chasse aux oiseaux, ensuite aux grandes bêtes :
Tous passe-temps agréables, honnêtes,
Dont le Génois jusqu'au vif est flatté.
Ah ! se dit-il, dans l'ardeur qui l'anime,
Que Montferrat est un joli duché,
Et que le duc est noble et magnanime !
De ses bontés combien je suis touché ?
A quoi pensait mon bon-homme de père,
Triste vieillard que Dieu veuille assister ?
Il ne dit mot au Ciel : mais sur la terre
Il a fini par un peu radoter.
De la vieillesse, hélas ! c'est le partage.
Bien m'en a pris d'avoir été plus sage ;
Tant il est vrai que sur ses trois avis,
En voilà deux que je n'ai pas suivis,
Et que déjà j'en ai la récompense.
Je languissais au lieu de ma naissance,

Peu regardé de mes concitoyens.
On n'est jamais prophète chez les siens.
Un fils surtout m'était fort nécessaire.
J'en adopte un faute d'en pouvoir faire.
Voilà Félix qui prépare aujourd'hui
A ma vieillesse un honorable appui.
Or, maintenant il faut savoir encore
Si le beau sexe est un sexe indiscret.
Dès aujourd'hui je veux à Théodore,
A ma moitié confier un secret
Dont peut dépendre ou ma gloire ou ma vie.

Le duc avait, dans sa ménagerie,
Certain faucon, animal des plus beaux,
Le benjamin de tous ses animaux;
C'était un aigle, un démon à la chasse.
On admirait son adresse, sa grâce

A dévaster les vergers et les bois.
Solard, un jour, le prend en tapinois,
Sous son manteau l'enveloppe en cachette,
Et va soudain déposer sa conquête
Chez un voisin, homme sage et prudent.
Tenez, dit-il, gardez-moi cette bête,
Prenez-en soin quelques jours seulement.
Certain projet me roule dans la tête.
De là Solard va d'un autre faucon
Faire l'emplette et rentre en sa maison.
Voilà de quoi faire assez bonne chère,
A sa moitié, dit-il avec mystère,
Et je t'apporte un succulent morceau.
J'ai dérobé le merveilleux oiseau
De notre duc. Cette bête si chère
Et dont il est follement entiché,
Tu le verras comme moi, je l'espère,
Avec plaisir tout à l'heure embroché.

J'étais fort las de ses sottes prouesses,
Las d'applaudir toutes ses gentillesses :
Toujours chasser et chasser au faucon !...
La broche enfin va m'en faire raison ;
Mais sur le tout soit prudente et discrète.
— Ah ! répondit Théodore inquiète,
Mon cher Solard, as-tu perdu le sens ?
Ne crains-tu point la haine, la vengeance,
Et la fureur du maître de céans ?
Pour beaucoup moins il fait pendre les gens.
D'ailleurs, pourquoi lui faire cette offense ?
Pourquoi payer si mal sa confiance ?
— C'en est assez, ton discours est fort bon :
Mais je ne puis maintenant m'en dédire.
Il est trop tard, j'étrangle le faucon
Et veux soudain qu'on s'apprête à le cuire.

Ainsi fut fait. L'oiseau bien retroussé
Et cuit à point, sur la table est dressé.

Allons, ma chère, accepte cette cuisse ;
Elle est fort tendre et je lui crois bon goût.
—Fi donc, monsieur. —De grâce. —Point du tout.
Si j'en mangeais, je serais ta complice.
Dans cette horreur je ne veux point tremper :
Plutôt mourir, ou ne jamais souper.

En vain Solard conjure, sollicite ;
Nouveaux refus. On se fâche, on s'irrite.
A Théodore un soufflet ajusté,
Met quelque trève à sa vivacité.
Ce n'était pas le premier que la belle
Avait reçu d'après mainte querelle ;
Mais son époux, prompt à s'en excuser,
Les réparait bientôt par un baiser.
Considérant la douceur de l'excuse,
Elle avait mis souvent toute sa ruse

A provoquer un traitement brutal.
Pour cette fois elle calcula mal.
Solard ne fit qu'ajouter à la dose :
Il eut deux torts et ne répara rien.
A Théodore il restait le moyen
De se venger : c'était bien quelque chose ;
Dans cet espoir, elle dormit très-bien.
A son réveil plus courroucée encore,
N'attendant pas le lever de l'aurore,
Elle se lève et court au souverain,
Le prévenir de la fin déplorable
De son oiseau, qu'il demandait en vain.
De ce forfait mon époux est coupable,
Dit-elle, hélas ! je ne sais quel transport,
Quelle folie a passé dans sa tête.
J'ai vainement supplié pour la bête :
Mais je n'ai pu la soustraire à la mort.
Ah ! dit le duc, vous m'obligez, madame,

Par cet aveu qui part d'une bonne âme ;
Car vous allez sauver des innocents.
J'avais déjà, sur la simple apparence,
Fait mettre aux fers deux ou trois de mes gens,
Et préparer une haute potence.
J'avais grand tort : mais il est encor temps
De faire ici triompher l'innocence.
Rendre justice est un devoir bien doux !
D'un souverain c'est le plus beau partage...
Je vais donc faire étrangler votre époux :
J'en suis fâché, madame, c'est dommage ;
J'aimais Solard : il a quelques talents,
De la gaîté, de l'esprit, du courage ;
Mais que m'importe ? il m'a fait un outrage
Qui le dévoue aux plus grands châtiments.
Or, de ses biens je vais faire un partage
Que l'équité semble me demander.
Je vous en dois un bon tiers accorder,

Pour m'avoir fait connaître le coupable ;
Le second tiers à Félix est bien dû,
L'autre au bourreau quand il aura pendu :
C'est ma sentence, elle est irrévocable.

A Montferrat le code criminel
Était fort simple et libre d'écritures ;
Et le coupable, étranglé sans appel,
N'avait jamais l'ennui des procédures.
Solard, ainsi lestement condamné,
Dans un cachot est soudain entraîné.
Bientôt Félix apprenant la sentence
Qui condamnait Solard à la potence,
Va chez le duc et lui dit : Monseigneur,
Voulez-vous bien m'accorder une grâce !...
— Quoi, pour Solard, dit le duc en fureur ?..
De l'excuser qui peut avoir l'audace ?
— Je n'aurais pas cette témérité,

A vous toucher je suis loin de prétendre,
Répond Félix : je connais l'équité
De vos arrêts : ceux que vous faites pendre
Assurément l'ont toujours mérité ;
Mais vous avez partagé la fortune
De mon cher père en trois égales parts.
A son bourreau vous en accordez une :
Je sais qu'il faut bien payer les beaux-arts !
Daignez souffrir, si c'est votre justice,
Que du bourreau je fasse ici l'office,
Pour que l'argent, plus simple à partager,
Ne passe pas aux mains d'un étranger.
—Rien n'est plus juste, et si ton père t'aime,
Comme il te l'a témoigné constamment,
Il trouvera, dans sa douleur extrême,
Quelque douceur à cet arrangement.
Qui n'aime pas, à son heure dernière,
Avoir un fils pour fermer sa paupière !

Félix content, rend grâce à monseigneur,
Et se rendant au cachot de son père,
Lui proféra ces mots pleins de candeur :

« Mon père, ainsi souffrez que je vous nomme
Jusqu'à la fin de votre dernier jour.
Je suis du moins l'enfant de votre amour,
De vos bontés qui m'ont fait gentilhomme.
Je vous dois tout : vos généreuses mains
M'ont retiré du nombre des vilains,
Et m'ont placé dans la plus haute classe.
Or, vous jugez si tout ce qui passe
Doit m'affliger, si je serai touché
De voir mon père au gibet attaché.
Vous connaissez cependant la sentence
Qui de vos biens dispose par avance ;
Votre bourreau, votre compagne et moi
Devons bientôt partager en bons frères ;

Mais, sans vouloir qu'on déroge à la loi,
Pour ne pas voir des dépouilles si chères
Entre des mains viles et mercenaires,
J'ai demandé le douloureux emploi
De remplacer les bourreaux ordinaires...
On l'a permis, et s'il vous est égal,
Je vais vous pendre, hélas ! tant bien que mal...»

—«O scélérat des plus grands de ce monde !
Double fripon que la foudre confonde,
Quoi ! je t'aurais, comme mon propre enfant,
Comblé de soins dès l'âge le plus tendre,
Afin qu'un jour tu vinsses galamment
Me proposer sans façon de me pendre !
Tu n'auras pas ce barbare plaisir.
Je saurai bien te dérober ma vie...»

En ce moment on les vint avertir

Qu'on attendait pour la cérémonie ;
Que monseigneur, avec sa compagnie,
De son balcon y devait assister,
Et que la cour s'en faisait une fête.
Alors Félix, d'une manière honnête,
Dit à son père : « Il faut s'exécuter.
Pardon, je vais un peu vous garotter
Et vous passer cette corde légère
Autour du cou : c'est un préliminaire
Indispensable et qu'il faut supporter...
Je m'attendais à votre répugnance.
Suivez-moi donc sans faire résistance ».
Solard le suit. Il avait cependant
Pris les moyens qu'indiquait la prudence
Pour amener un meilleur dénouement.
A monseigneur il demande audience,
Ayant à faire un rapport important.
Il lui dévoile aussitôt le mystère

Et du faucon la mort imaginaire ;
Il fait venir le précieux oiseau
Qui reconnu, caressé par son maître,
A tous les yeux n'en parut que plus beau.
On se hâta de faire disparaître
Et la potence et l'infâme bourreau.
Dans un couvent Théodore enfermée,
Mourut bientôt de rage consumée.
A sa bassesse, à sa honte rendu,
Félix lui-même un beau jour fut pendu.

Solard, songeant à revoir sa patrie,
De Montferrat déserta la cité.
Heureux ! dit-il, qui n'a pas fréquenté
De certains ducs, et qui passe sa vie
Loin des duchés où la fauconnerie

Est en honneur plus que l'humanité ;

Et malheureux qui n'a pas confiance

En la vieillesse et son expérience !

COUPLETS

A MADEMOISELLE CLARA,

LE JOUR DE LA FÊTE DE NOTRE-DAME.

Trop de vers chantés pour Marie
Ont bien pu l'abreuver d'ennui ;
Ma voix enrouée et vieillie
Songeait à se taire aujourd'hui :
Mais je m'avise d'une ruse
Dont j'attends des succès complets.
Belle Clara, soyez ma Muse,
Et veuillez chanter mes couplets.

Veuillez embellir mon hommage ;
Prêtez à mes vers innocents
Le charme de votre jeune âge,
Le prestige de vos accents.
A la fête qui se présente
Que l'on dise : rien ne manquait.
Venez, et d'une fleur charmante
Vous augmenterez mon bouquet.

Que l'aimable et bonne Marie
Ne soit point fêtée à demi.
Vous savez comme elle est chérie
D'un ancien et fidèle ami.
Plutôt, jugez-en par vous-même,
D'une voix qui sait la charmer,
Qu'elle apprenne combien je l'aime ;
Pourra-t-elle ne pas m'aimer ?

DIALOGUE

SUR LES VERS DE SOCIÉTÉ ET LES POÉSIES FUGITIVES.

B.

Est-ce toi, mon ami ? pourquoi de ton hameau,
Transporté tout à coup dans un monde nouveau,
Te vois-je, dans Paris, aux portes d'un libraire
Avec l'air effaré, même patibulaire,
D'un filou méditant, vers la chute du jour,
Sa fortune coupable au coin d'un carrefour ?

VATIGNAC.

Détrousser les passants n'est pas mon habitude ;
D'un plus noble métier je me fais une étude.
A celui d'Apollon je me voue aujourd'hui,
Et si je suis voleur, c'est de l'esprit d'autrui ;
J'épie ici la gloire, et messieurs Chaigneau frères,
Multipliant mon nom en trois mille exemplaires,
M'ont flatté, vain espoir que j'ai trop acheté
Hélas ! de me conduire à l'immortalité,
Imprimé proprement et cartonné de même
Sur papier grand-raisin où carré d'Angoulême.
La décadence arrive et fait tout reculer,
L'esprit reste en boutique et lent à s'écouler,
Ne réalise point de brillantes promesses.
Le mien, depuis trois mois sorti de quatre presses,
Sur trois mille amateurs, à ses œuvres promis,
En compte à peine trente... et ce sont mes amis.

B.

Ceci m'explique assez une mine aussi sombre.
De ces trente amateurs je veux grossir le nombre.
Puis-je savoir, prenant intérêt à ton sort,
Sur quoi roulent ces vers déjà frappés de mort.

VATIGNAC.

Sur mille objets divers réels ou fantastiques.
Je chante mes chagrins, mes plaisirs domestiques;
A mes épanchements cherchant des cœurs ouverts,
Je n'ai rien de caché jamais pour l'Univers.
Ma femme, sous le nom assez doux d'Amélie,
Brille dans mon recueil, publiquement chérie,
Et je m'escrime à mettre en réputation
Notre amour conjugal de pure invention.
Mes enfants, doux présent que m'a fait la nature,
Déjà n'ont pas à craindre une existence obscure.

Avec un juste orgueil je cite mon aîné,
Petit aigle en culotte à planer destiné ;
Je cite les bons mots, l'étonnante malice
De son génie heureux retiré de nourrice...

B.

Je vois là, mon ami, les preuves d'un bon cœur.
Est-ce assez pour charmer et distraire un lecteur ?
Il semble qu'un bourgeois, entretenant la terre
De ses petits bambins et de sa ménagère,
N'est pas d'un intérêt, entre nous, assez vif.
Ce sujet peut d'abord paraître un peu naïf...

Vatignac.

Je décris ma campagne et la rends des plus riches,
Avec ma rhétorique et de beaux hémistiches.

Elle manque d'ombrage et le plus souvent d'eau :
J'imagine un bosquet et j'invente un ruisseau.
Elle occupe une plaine aride et peu riante :
Sur un coteau riant sans frais je la transplante,
D'où le lecteur jouit, ma poésie en main,
De la plus belle vue et de l'air le plus sain.
Je coule avec tristesse une assez longue vie ;
Mais que ne peut la rime à la mesure unie ?
Mes jours, par mon ennui d'un bon tiers allongés,
Soudain d'un trait de plume en beaux jours sont changés.
Je dis aux nations, à bon droit étonnées,
Que je coule en repos d'innocentes années,
Errant dans la prairie, entouré de moutons,
Cultivant mon jardin, guéri d'illusions,
Riche de pauvreté, méprisant la mollesse,
Loin des grands que je fais pauvres de leur richesse.

B.

Ces respectables mœurs et leurs descriptions
Par malheur font souvent bâiller les nations.

VATIGNAC.

Ma Muse revenant à des mœurs mieux connues,
Saute de la campagne aisément dans les rues.
Il ne se passe rien dans ma société
Que je ne mette en vers avec solemnité.
Tout rit sous une plume adroite et délicate.
La mort d'un épagneul, d'un serin, d'une chatte;
Une convalescence, un baiser, un adieu,
Une fièvre, une fête, une nôce, un cheveu...
Une sottise même au Parnasse s'épure :
Il s'agit seulement de la dire en mesure.

B.

Tant de riens élégants nous sont déjà connus !
Quels riens peuvent rester à de nouveaux venus ?
Les réputations, en plus d'une carrière,
Deviennent chaque jour moins faciles à faire.

Trop d'esprit court l'Europe et n'y saurait briller,
Quand les moindres bourgeois semblent en pétiller ;
Et quand les nations, cessant d'être assoupies,
S'avisent de penser et d'avoir des saillies.
Le temps est déjà loin où le moindre bouquet
Couvrait de gloriole un heureux freluquet,
Et semblait enrichir le monde poétique.
Les peuples ne sont plus enchantés d'un distique ;
A peine un gros poëme, un recueil monstrueux,
De magnifiques vers agréables aux Dieux,
Des hommes de nos jours obtient-il les suffrages.
Il manque de lecteurs, et ses nombreuses pages
Se traînent, en dépit de leur grande beauté,
Sans bruit et sans trompette à l'immortalité.

VATIGNAC.

Hélas ! j'ai vu mes vers, les plus heureux du monde,
Dans mon petit village, aux bords de la Gironde.

Jamais ils n'ont manqué d'arracher quelques pleurs
A mon père, à ma mère, à mon frère, à mes sœurs.
J'ai vu mes bons voisins, avocats ou notaires,
Ne se consolant point de mes œuvres légères,
Et dès mes premiers chants, ivres de mon début,
Donnant à mon génie un siége à l'institut.

B.

Vas encor, mon ami, dans ton heureux village,
Charmer des avocats, attendrir ton ménage.
Ne compte pas ici sur l'attendrissement.
Paris est devenu rebelle au sentiment;
Il a trop entendu de voix sentimentales.
Rends aux départements tes mœurs patriarcales,
Tes vers et tes vertus parmi nous déplacés;
Assez de malheureux, de gloire un peu pressés,
Sont venus, s'aveuglant sur leurs folles démarches,
Dans leurs hôtels garnis faire les patriarches.

Emporte ta campagne et ton petit jardin,
Tristes et desséchés sur papier grand-raisin ;
Rejoins ton Amélie, à tort abandonnée,
Et n'en reparle plus à la terre étonnée.

LES CHIENS.

SATIRE.

Un de mes amis me pria, un jour, de faire une satire contre les chiens. Il me conta les motifs de plainte qu'il avait contre eux, et je les ai mis en vers.

Absent, depuis vingt ans, de mon pays que j'aime,
Je venais le revoir plein d'une joie extrême,
Et mon cœur tressaillait, comme au temps des amours,
A l'aspect des beaux lieux qui virent mes beaux jours.
J'allais voir ma famille, ainsi que moi vieillie :
Elle était jeune encor dans mon âme attendrie.

Je descends de mon coche, et je trouve d'abord
Une sœur que j'embrasse avec un vrai transport ;
Mais ma sœur est bien loin d'être ainsi transportée :
D'un ennui violent je la trouve agitée ;
Elle m'embrasse à peine, et j'ai lieu de penser
Que ce n'est pas ma sœur que je viens d'embrasser,
Qu'elle m'est étrangère ou que du moins en elle
Trop d'absence a détruit l'amitié fraternelle.

Cependant, en entrant, tout me fait préjuger
Qu'un malade au logis est dans un grand danger,
Et je crains que du temps la faux si meurtrière,
Ne menace déjà les jours de mon beau-frère.
J'interroge en tremblant ma sœur tremblante encor ;
J'apprends qu'elle ne craint que pour les jours d'Azor.
–Azor ! est-ce un parent, un neveu ?–Non, mon frère ;
C'est un chien, mais un chien à mon cœur nécessaire.

Ce matin, tout à l'heure, il courait, folâtrait :
Ce soir il est mourant, et j'en meurs de regret.
Sa mère était anglaise, on l'appelait Cybèle....
Ah ! ce n'est pas un chien, c'est un ami fidèle.
Quand je sors un moment, il faut voir sa douleur,
Et puis ses amitiés à me fendre le cœur.
Si je vous racontais... mais non, c'est incroyable ;
C'est un chien, direz-vous, que je prends dans la fable.
Je veux vous en citer un seul trait : il est sûr,
Ce n'est pas de l'instinct, c'est de l'esprit tout pur.

Ma sœur m'allait conter diverses gentillesses
Du ridicule objet de toutes ses tendresses ;
Alors je lui demande, avec un peu d'humeur,
A côté de son chien, une place en son cœur ;
J'ajoute que, peut-être, il faudrait par décence
Me donner sur Azor un peu de préférence...

Elle n'écoute rien ; on vient, pour l'achever,
Dire que son ami semble prêt à crever,
Qu'il est à l'agonie... alors rien ne l'arrête ;
Il faut qu'elle rejoigne, hélas ! la pauvre bête.
Elle la rejoint donc. Je me trouve entraîné
Dans un bouge où gisait le chien infortuné.
J'aperçois un roquet qu'une bonne inquiète,
Comme un enfant chéri, gardait sur sa couchette.
Avec un vrai dédain, l'animal semblait voir
Sa maîtresse livrée au plus sot désespoir ;
Il était d'une graisse énorme, dégoûtante ;
Ses yeux étaient fondus et sa langue pendante ;
Il avait pour tout mal une caducité,
Triste état qui détruit tout espoir de santé....
A son âge, Sophie, était la fleur nouvelle...
C'est ainsi que, jadis, j'apostrophai ma belle
Aux rives de la Marne où je gagnai son cœur ;
Mais Azor, à seize ans, était-il une fleur ?..

Enfin, l'œuvre du temps s'accomplit et s'achève ;
Il faut que tout périsse, et le bien-aimé crève.
J'en eus quelque plaisir que je déguisai mal,
En frère un peu jaloux de ce pauvre animal.
Bientôt le plaisir cède aux craintes les plus vives ;
Les douleurs de ma sœur deviennent convulsives.
Sa camariste et moi sommes presqu'étranglés
De ses deux bras tordus et démantibulés.
Ses regrets sont de force à n'avoir point de trêve.
Sous un saule pleureur elle veut qu'on élève
Un petit monument, comme quoi son ami
Dans les bras du trépas s'est tel jour endormi ;
Comme quoi l'animal, honneur de son espèce,
Laisse un vide effrayant au cœur de sa maîtresse...

Cependant, pour charmer cette étrange douleur,
On amène Zizi, d'Azor aimable sœur ;

Et la mienne, inondant de larmes sa carline,
Semble quelques instants plus calme, moins chagrine.

Je maudissais les chiens, et sans doute à bons droits,
Quand sur moi trois mâtins s'élancent à la fois.
Ils sont couverts de boue, et leurs vives étreintes
Laissent sur mes habits douze pattes empreintes.
Mon beau-frère déjà me presse dans ses bras,
De retour de la chasse avec un grand fracas ;
Mais il veut prolonger en vain ses politesses,
Ses chiens semblent jaloux de ses moindres caresses.
Il faut s'occuper d'eux, et j'apprends aussitôt
Les exploits de César, de Castor, de Rustaud.
Ces perfides exploits m'accablent de tristesse
Au moment où la faim me talonne et me presse.
J'invoque le souper vainement, et je voi
César, Castor, Rustaud qui soupent avant moi.

Notre tour est venu. J'ose espérer à table
D'avoir contre les chiens un asile honorable :
Vain espoir ! à l'instant les fâcheux animaux
Jusques sur mon assiette enlèvent mes morceaux.
Contre ces attentats, lorsque je me récrie,
Mon beau-frère aux éclats rit de l'espiéglerie,
Et se vante d'avoir pour son amusement,
Les plus aimables chiens de l'arrondissement.

Cependant, de son mal ma sœur n'est point remise
Elle vient d'éprouver une nouvelle crise ;
Rien ne peut adoucir son déplaisir mortel.
Quant à moi, je m'enfuis du chenil fraternel ;
Je vais me présenter à deux autres parentes ;
Mais d'infâmes roquets, bêtes impertinentes,
Me désolent encor par un bruit déchirant,
Et sautent aux mollets du malheureux parent.

Enfin, partout je trouve une bête établie
Dans le cœur d'un parent, d'un ami, d'une amie.
Les bêtes, je le vois, dans ce siècle vanté,
Ont fait de grands progrès dans la société....
Ah! je les laisserai jouir de leurs conquêtes...
J'observe que les chiens ne sont pas les plus bêtes.

L'ESPRIT OBLIGÉ.

Salut, heureux bourgeois, pourvu dans ton village
D'un robuste estomac et d'un large visage !
Salut ! toi que décore un excès d'embonpoint,
Et dont le bon esprit est de n'en avoir point ;
Ta cervelle jamais, dans ton crâne épaissie,
Ne reçoit une idée ayant quelque saillie ;
Que si, par un effort étonnant pour un sot,
Tu viens à démêler le double sens d'un mot,
Ta profondeur te semble à toi-même infinie,
Et tu ris aux éclats de ton propre génie.
Jamais dans un écrit le souci ne te prend
De lier tes pensers et d'être conséquent ;

D'unir, dans une longue et fatigante veille,
Des mots harmonieux, doux amis de l'oreille.
Tu ne fais point d'efforts pour paraître nouveau,
Et de ta bouche ouverte on n'attend rien de beau...

C'est ainsi que, sortant tout chagrin de la ville,
J'enviais les destins d'un heureux imbécile.
Amis, n'en riez point, et de mon sort touchés,
Écoutez les ennuis aux lettres attachés.

Aminte à ses soupers m'a convié naguères,
Dans son triste quartier avec douze confrères,
Réputés comme moi des esprits déliés,
Pour quelques petits vers çà et là publiés.
Aminte, à quarante ans tristement arrivée,
Pour tout éloge apprend qu'elle est bien conservée :
Éloge malheureux qui l'avertit qu'enfin
Il faut du bel esprit aborder le chemin.

Dans ce glorieux genre, à briller engagée,
D'un amour périssable elle s'est dégagée.
A sa vertu nouvelle un peu d'humeur s'est joint ;
Mais elle aspire aux biens qui ne périssent point,
Et veut, tous les lundis, en grandes coteries,
Attrouper de Paris les plus heureux génies,
Obligés, pour fêter un jour si solennel,
D'être cinq fois par mois pleins d'esprit et de sel.

Mal instruit du complot, soit paresse, soit crainte,
J'arrive le dernier un peu tard chez Aminte.
J'y vois bien qu'il s'agit, en retour d'un souper,
De fournir les bons mots qui doivent m'échapper,
Et qu'elle n'entend pas, d'Apollons entourée,
En moi nourrir un sot pendant une soirée.
Je frémis d'un complot, par l'orgueil médité,
Dont l'effet est d'abord de me rendre hébété.

Je cherche mon esprit, entrant dans la carrière,
Et je ne puis trouver qu'une lourde matière
Qui ne peut proférer rien de plus enchanteur
Que votre humble valet ou votre serviteur.

La matière, pourtant, dan ce beau cercle admise,
D'un fauteuil est pourvue, et la matière assise
Bredouille en automate et murmure tout bas
Quelques mots qui voudraient être un peu délicats.
La belle, que personne encore ne seconde,
Veut risquer quelques mots pour agacer son monde,
Et du geste et de l'œil semble nous dire à tous :
Allons, messieurs, allons, quand commencerez-vous?
Vous faites trop attendre et j'en ai quelque honte,
L'esprit que vous avez et sur lequel je compte.

Vainement agacés, mes tristes compagnons
Fouillent péniblement dans leurs provisions,

Et n'en peuvent tirer, au lieu de sel attique,
Que les plus fades fleurs dites de rhétorique.
Je triomphe tout bas en voyant les efforts
Non moins vains que les miens de mes douze butors.
Quelques-uns, cependant, moins dignes de reproches,
Ont eu soin d'apporter de l'esprit dans leurs poches :
De cet esprit sortant tout froid du cabinet,
Sur un papier galant proprement mis au net.

Lucas, d'un ton badin et d'une voix mignarde,
Nous lit quelques vers blancs que sa Muse hasarde
Pour enrichir, dit-il, notre Pinde un peu gueux,
Que ruine et désole un joug impérieux;
Car, dans une préface, adroite et bien conçue,
Il nous montre la rime atteinte et convaincue
D'être fort puérile et d'avoir arrêté
Les élans du génie et de la vérité.

Ariston nous débite à son tour quatre fables
Où des chiens, des mulets et des ânes aimables,
Où de rusés lapins, d'ingénieux cochons
Donnent au genre humain d'admirables leçons
Dont il va profiter. On sait comme il profite,
Combien depuis Ésope il augmente en mérite;
Aux bêtes l'assemblée applaudit aux éclats.
—A votre tour, monsieur,...c'était mon tour, hélas!
—On parle d'une épître et d'une petite ode;
On parle des fragments de certain épisode,
Lesquels vous avez lus naguère en certain lieu.
Ne nous en privez pas?-Des fragments, ah, bon Dieu!
Si du moindre fragment j'ai jamais fait lecture,
Que je sois étranglé sur-le-champ, je vous jure.
—Vous ne nous lirez rien?-Pas un mot, s'il vous plaît,
Je n'ai pas colporté dans ma vie un couplet.
Je dois porter envie à mes heureux confrères,
Toujours féconds, toujours chargés d'œuvres légères,

Aminte, à ce propos témoigne un peu d'humeur,
Se retourne, et provoque un sixième lecteur.
Six lectures, enfin, que soutient l'eau sucrée,
Poussent jusqu'à minuit l'éternelle soirée,
Et pendant l'emphatique et précieux débit,
Chacun ouvrant la bouche... en signe d'appétit,
Provoque du souper la nouvelle tardive.

Au cercle impatient cette nouvelle arrive.
Aminte à ses côtés a soin de me placer,
Pour me pousser à bout et pour mieux m'agacer.
De l'esprit naturel la table est le théâtre,
La gaîté s'y maintient plus franche, plus folâtre;
Mais que nous sommes loin, grand Dieu, de folâtrer!
En silence bientôt habile à dévorer,
De lecture épuisée et de vers blancs nourrie,
La troupe sur les mets se jette avec furie.

On ne veut rien entendre à quelques mots profonds
Mêlés au bruit des plats et des libations.
Aminte parle en vain : ses phrases les plus vives
Ne font point du souper démordre les convives.

La table ravagée, il faut cesser enfin
L'exercice trop long commandé par la faim.
Je roule dans ma tête un trait, une malice...
J'attends pour la lancer l'occasion propice :
Elle s'offre, et restant dans le plus beau chemin,
Je suis plein d'innocence au lieu d'être malin.
On se lève, on se quitte, et pour toute épigramme,
Je souhaite en sortant le bonsoir à madame.

A MADAME ***.

1789.

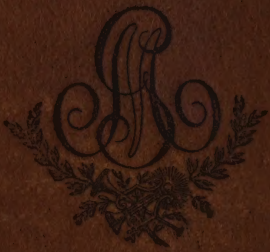
Ne me reprochez plus, madame,
De ne savoir pas bien aimer;
Pardonnez à ma sotte flamme,
Qui se déclare sans rimer.
Ah! je vous aime trop, sans doute,
Pour suivre l'ennuyeuse route
D'un amoureux à madrigal.
Ma foi, Pégase est l'animal
Que je sais monter le plus mal;
Et si cela vous est égal,
Je vais continuer, pour cause,
D'être un amant fort trivial,
Et de vous adorer en prose.
Je plains un insipide amant
Qui s'en va toujours rimaillant,
Tant en absence que présence;
Qui ne soupire qu'en cadence;
Qui divise en huit ou dix pieds

Et son amour et sa tendresse ;
Qui meurt et succombe sans cesse ,
Quoique bien ferme sur ses pieds.
Il est clair , tandis qu'on s'escrime
A ranger quelques mots oiseux ,
Que les choses n'en vont pas mieux ;
On n'aime point tandis qu'on rime.
Je ne connais rien de plus sot
Qu'un amoureux qui se lamente ,
Et cependant vous dit : je chante ;
Qui se tue à chercher un mot ,
Au lieu de chercher son amante.
On sait bien que dans ce moment
Il n'écrit jamais je vous aime ,
Que pour le faire incessamment
Rimer avec ardeur extrême.....
Quand j'étais encor tout poudreux ,
Tout boursouflé de rhétorique ;
Quand je brûlais des premiers feux
Pour certaine beauté rustique ,
Alors , au moins tous les matins ,
Il s'échappait de ma cervelle
Trois ou quatre légers quatrains
Contre les attraits de ma belle.

Le soir je rôdais autour d'elle,
Et je lui glissais dans la main
Ma misérable kirielle ;
Je revenais le lendemain
Avec une dose nouvelle.
Parfois ma novice beauté,
Dont l'esprit n'était pas vulgaire,
M'assurait l'immortalité,
Si je poursuivais la carrière,
Et, dans l'excès de sa bonté,
Ne me comparait qu'à Voltaire.
C'était de quoi mettre à l'envers
Une tête encor bien légère :
Aussi je redoublais de vers ;
Aussi ma belle dulcinée,
De poésie assassinée,
Se vit réduite à conjurer
Mon Apollon impitoyable
De s'arranger à l'amiable,
Et de la laisser respirer.
Il faut qu'une beauté respire.
Alors je suspendis ma lyre,
Honteux de mon pathos ardent.
Mais dites un mot cependant,

Je puis facilement encore
Dire en vers que je vous adore,
Et vous envoyer des paquets
De mes madrigaux circulaires :
Car ils vont bien à tous sujets.
En voulez-vous dix exemplaires ?
Assurément ils sont tout prêts.
Vous vous expliquerez, madame,
Ce qu'ils renferment de plus beau.
Je ferai relier en veau
Ce témoignage de ma flamme.....
Mais je vous vois frémir un peu
De mes offres trop généreuses.
Rassurez-vous ; ce n'est qu'un jeu,
Et je vais condamner au feu
Toutes mes rimes amoureuses.
Vous méritez, sans contredit,
Qu'on vous respecte davantage ;
Et mon cœur est le seul ouvrage
Dont je puisse vous faire hommage
Sans compromettre mon esprit.

FIN DU PREMIER VOLUME.



Imprimerie MOREAU, rue Montmartre, n° 39.